UNIVERSITÉ DU BURUNDI
GRENIER DU SAVOIR DU BURUNDI
Dépôt institutionnel officiel
https://repository.ub.edu.bi

Le destin du peuple africain dans le processus de démocratisation à travers Johnny chien méchant d'Emmanuel Dongala

Manirakiza, Stanislas; Sous la direction du : Prof Nicolas Bucabushaka

2005
UB, FLSH
https://repository.ub.edu.bi/handle/123456789/1575

Document téléchargé depuis le **Grenier du Savoir du Burundi** — https://repository.ub.edu.bi

UNIVERSITE DU BURUNDI
FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
DEPARTEMENT DE LANGUE ET LITTERATURE FRANCAISES

LE DESTIN DU PEUPLE AFRICAIN DANS LE PROCESSUS DE DEMOCRATISATION A TRAVERS *Johnny Chien Méchant* d'Emmanuel DONGALA

Sous la direction
Du Professeur **Nicolas BUCABUSHAKA**

Mémoire soutenu publiquement
par **Stanislas MANIRAKIZA**
en vue de l'obtention du grade de
licencié en Langue et Littérature
Françaises

BUJUMBURA, Janvier 2005

DEDICACE

A toute notre famille, essentiellement à notre regrettée mère qui vient de nous quitter très récemment

A toute personne qui, en nous, trouve un ami

Nous dédions ce mémoire

REMERCIEMENS

Il est vrai qu'aucun homme ne suffit. Aussi sommes-nous redevable à tous ceux qui ont collaboré à la réalisation de ce modeste travail.

Nos vifs remerciements s'adressent d'abord à Monsieur Nicolas BUCABUSHAKA qui, par ses remarques judicieuses et sa compétence, nous a grandement aidé dans l'élaboration de ce mémoire.

Nous sommes très sensible à la gentillesse des familles Gaspard GARURWERWE, MUHITIRA Gaspard, MBONIHANKUYE Laurent et NDEREYIMANA Serge pour la main forte qu'elles nous ont prêtée au cours de notre formation supérieure.

Nous exprimons également notre profonde gratitude à l'endroit de tous les professeurs de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université du Burundi, en particulier ceux du Département de Langue et Littérature Françaises qui ont contribué à notre formation tant morale qu'intellectuelle.

Nous profitons de l'occasion pour remercier du fond du cœur tous les condisciples avec qui, la main dans la main, nous avons fait route ensemble au milieu d'innombrables difficultés.

Stanislas MANIRAKIZA

INTRODUCTION GENERALE

Depuis que l'Afrique est en contact avec le monde extérieur (vers le XVIè S), une série de malheurs s'est abattue sur son peuple. Pour ce dernier, c'est un interminable chemin de croix qui commençait. L'esclavage fut le premier de ces malheurs. Il a emporté avec lui des hommes et des femmes valides dont l'état de santé était enviable et qui pouvaient servir remarquablement ce pauvre continent. Ceux qui parviennent à atteindre le sol américain, y subissent un traitement inhumain.

On n'attendra pas la cicatrisation de la plaie. Le colonialisme s'installe dès le XVIIIè S. Ce système qui tient à humilier les chefs autochtones, fait pire pour le peuple. Il l'exploite en même tant que ses richesses naturelles, le maltraite et le prive de sa liberté et de son autonomie. Le joug de la colonisation pèse pendant longtemps sur le cou des Africains. Ce n'est que trop récemment que les rares intellectuels dont disposait l'Afrique se décident à combattre la colonisation. Ils y parviennent au prix de maints sacrifices et les pays africains accèdent alors à leur indépendance.

Malheureusement, l'espoir fondé sur l'acquisition des indépendances est vite déçu. Les nouveaux dirigeants s'identifient immédiatement au colonisateur et le peuple demeure dans son malheur doublé de misère. Des régimes dictatoriaux ayant à leur tête des tyrans qui briment et exploitent le peuple plus qu'ils ne le servent s'enracinent. Le sort de celui-ci depuis l'esclavagisme jusqu'à nos jours reste et peut-être restera le même. On le verra dans le courant qui va nous intéresser : celui de la démocratisation.

Les régimes dictatoriaux ayant atteint leur faîte, la lutte des intellectuels continue. Les écrivains négro-africains ne lâchent pas la plume. Ils se mettent à dénoncer les exactions subies par le peuple. Au moment où la dictature bat son plein sur le continent africain, un autre courant initié essentiellement par les anciennes puissances colonisatrices arrive en Afrique. Mais dès son apparition, la démocratie semble détournée de ses principes par l'élite africaine. Celle-ci en fait une couverture pour atteindre ses objectifs au détriment du peuple qu'elle devrait libérer. A ce sujet, des écrivains commencent à se prononcer. C'est le cas d'Emmanuel Dongala avec son très récent roman *Johnny Chien Méchant*, (paris, Le Serpent à Plumes) paru en août 2002 qui nous intéresse pour le moment.

Emmanuel Dongala est un écrivain qui nous est parfaitement connu si bien que nous n'avons pas tellement besoin de nous attarder sur sa présentation mais rappelons en passant que l'ouvrage qui permet à beaucoup de gens d'avoir une idée sur lui est *Un fusil dans la main un poème dans la poche,* un roman publié en 1973 chez Albin Michel. Dans la suite, il a donné des nouvelles, *Jazz et vin de palme* (Paris, Hatier, 1982), puis deux autres romans : *Les petits garçons naissent aussi des étoiles* et *Le feu des origines,* publiés respectivement en 1998 et en 2001 aux éditions Le Serpent à Plumes.

Si nous avons choisi de travailler sur cette littérature qui se situe dans le cadre perpétuel du désenchantement, c'est que ladite littérature expose les problèmes du moment, des scènes qui nous sont connues, des situations que nous avons vécues ou vivons. Le roman qui nous occupe est une présentation de la situation actuelle qui prévaut dans beaucoup de pays africains. Sa parution récente lui permet la véracité des faits et nous stimule de plus.

Ce roman met en scène les malheurs du peuple africain pendant les guerres civiles déclenchées et enclenchées sous l'initiative des politiciens qui veulent à tout prix gagner ou garder leurs avantages au détriment de l'intérêt national. Le politicien se sert du peuple comme moyen, comme pont et bouclier dans le combat qui lui permet de gagner ses intérêts. D'aucuns savent qu'actuellement, presque toute l'Afrique semble être un champ de bataille. La quasi-totalité de ce continent est ravagée par des guerres civiles.

Comme les structures textuelles tiennent compte du contexte social, nous allons appliquer, pour aborder l'étude de ce roman, la méthode sociocritique. En effet, le roman *Johnny Chien Méchant* met en scène une situation bien précise qui nous montre l'Afrique et sa population pendant ces guerres civiles que nous voyons et entendons ici et là.

Ainsi, l'état socio-politique de l'Afrique actuelle pousse l'auteur à révéler les exactions que les politiciens et leurs miliciens ou armées dites régulières font subir au peuple africain. Le roman se présente comme un pamphlet dirigé contre les politiciens africains, eux qui sont responsables de la situation qui prévaut en Afrique et qui sont la source des malheurs que connaissent les Africains.

Après avoir lu le roman d'Emmanuel Dongala, nous nous sommes proposé de faire porter notre travail sur **Le destin du peuple africain dans le processus de démocratisation.** C'est pourquoi notre

premier chapitre porte sur le politicien africain, pour montrer ses objectifs et ses défauts qui l'incitent au machiavélisme ce qui conduit les nations et les peuples dans des guerres civiles absurdes.

Le second chapitre porte sur la guerre civile qui est le « résultat » de la politique des Africains. Nous n'allons pas montrer les causes, le déroulement et les conséquences comme le ferait un récit historique, mais plutôt, les auteurs de la guerre, le rôle de chacun et le comportement des « acteurs » si nous prenons la guerre comme un théâtre tragique.

Le troisième chapitre portant sur les effets de la guerre nous montre l'impact tant moral que physique qu'elle laisse sur le peuple. En effet, nous savons qu'en plus de la misère qui peut se lire sur le visage du peuple en guerre, des comportements inhabituels s'observent chez celui-ci.

Le quatrième chapitre qui est aussi le tout dernier porte sur les procédés romanesques. Les techniques utilisées méritent un intérêt, procédés romanesques. Les techniques utilisées méritent un intérêt, dans la mesure où elles nous permettent de détecter certaines réalités.

La juxtaposition des narrateurs nous met au courant de ce qui se passe tant du côté du peuple fuyant que de celui des combattants. Le recours au réalisme nous fait part de l'accueil que le peuple réserve à cette situation pénible qu'il est en train de vivre. Quant à l'analyse spatio-temporelle, elle nous permet de voir le lieu où se passe l'action et surtout le contexte socio-politique qui pousse l'auteur à rédiger ce roman.

Avec tout ce parcours, nous espérons que nous serons parvenu à montrer que le peuple africain connaît un destin déplorable dans ce courant dit de démocratisation. Tous les maux retombent sur lui alors qu'il n'y est pour rien. Dans ce conditions, nous remarquons également que le peuple « est comme l'herbe sur laquelle se battent les éléphants » comme le déclare Laokolé, l'héroïne du roman.

Avant d'aborder le tout premier chapitre commençons par le résumé de l'ouvrage qui nous occupe afin d'en comprendre les perspectives.

Quelque part en Afrique, s'organisent des élections présidentielles dites démocratiques. Deux partis politiques : le Mouvement pour la libération démocratique du peuple (le MPLDP) et le Mouvement pour la libération démocratique totale du peuple (le MPLTP) sont en compétition. Le MPLDP dirigé par un Dogo-Mayi

(une des tribus du pays) remporte les élections. Mais, le président actuellement au pouvoir issu du MPLTP et de la tribu des Mayi-Dogos refuse de reconnaître cette victoire afin de rester éternellement aux affaires pour continuer à piller le trésor du pays, à « bouffer » l'argent des diamants et du pétrole et surtout à brimer les Dogo-Mayis. Ainsi, le conflit voit le jour.

Le président du MPLDP se rend dans des quartiers où les Dogo-Mayis sont majoritaires pour convaincre les jeunes gens qu'il faut prendre les armes pour chasser le président Mayi-Dogo du pouvoir, lui qui est génocidaire et antidémocrate et par la même occasion donner une leçons aux gens de sa tribu, une leçon qu'ils n'oublieront jamais.

Quand les adultes commencent à montrer leur réticence en essayant de prouver le mensonge des politiciens, ils sont tabassés, accusés de traîtrise et menacés d'être tués. En guise de conviction, on montre des photos en couleur sur lesquelles on voit des corps mutilés, des personnes à la chair fendue par des coups de machette, des peaux purulentes de brûlure. Ces photos sont celles des Dogo-Mayis, attaqués par les Mayi-Dogos à la solde du président. Aussi faut-il savoir qu'ils dépècent vivantes les femmes enceintes, pilent des bébés dans des mortiers et passent des fers à repasser sur le dos des hommes Dogo-Mayis. Ils coupent des nez, des bras et des oreilles, etc. Il faut une vengeance, sinon les Mayi-Dogos tueront tous les Dogo-Mayis.

Dès lors, les jeunes Dogo-Mayis, les uns convaincus et les autres obligés, prennent des armes pour combattre leurs compatriotes Mayi-Dogos qui, eux aussi de leur côté, s'organisent pour former un groupe de combattants (Tchétchènes ». Les « Mata Mata » Dogo-Mayis dont fait partie Chien Méchant affrontent les « Tchétchènes » Mayi-Dogos.

Sur terrain les uns se disent miliciens et les autres se réclament de « l'armée régulière ». Mais en réalité, devant le peuple et pour Chien Méchant lui-même, ils ne diffèrent que par leur uniforme car envers ce pauvre peuple, ils se comportent de la même façon.

Les Mata Mata remportent encore la victoire et prennent la Radio et la Télévision nationales. De même que les Tchétchènes fuient en volant, en violant les femmes et les filles, en tuant et en pillant, de même, les Mata Mata les poursuivent en volant, en violant, en tuant sans sommation et en pillant. Tous se justifient de la même façon : ils combattent pour sauver le peuple et la démocratie, c'est donc au peuple de payer la rançon.

Devant toutes ces atrocités, le peuple choisit de prendre la fuite. Malheureusement, les Mata Mata se disent que les Tchétchènes se seraient mélangés avec lui. Pour stabiliser leur pouvoir issu de la victoire guerrière, il faut extirper du peuple les Mayi-Dogos de sexe masculin âgés de douze à quarante-cinq ans.

Ils poursuivent la population fuyante jusque dans le quartier diplomatique, précisément dans les enceintes du Haut Commissariat pour les Réfugiés (HCR) où elle avait trouvé refuge. Les autorités du HCR, sous l'ultimatum de chasser tous les réfugiés ou d'être massacrées avec eux, le signalent aux gouvernements de l'Union Européenne qui organisent, par la suite, une frappe pour sauver les expatriés blancs pris en otage dans ces bâtiments. Les réfugiés, laissés à eux-mêmes, quittent alors le quartier diplomatique pour se replier dans les cités et dans les villages.

Le nouveau pouvoir ne donne aucune chance à son peuple. On bombarde d'abord le quartier Kandahar à majorité Mayi-Dogos puis on se met à piller, à voler, à violer et à tuer au point d'en être « saoul de sang et de sperme ». Enfin, on s'attaque aux villages avec des blindés et des hélicoptères puisque là aussi une partie de la population s'y serait rendue avec des Tchétchènes.

Les pauvres villageois, à leur tour, fuient vers la ville. Mais là aussi, les autorités en place recommandent l'érection d'une « barrière de filtration ». Sur celle-ci, les gens soupçonnés d'être Mayi-Dogos par leur nom ou leur apparence sont abattus systématiquement par les miliciens et les militaires. Les femmes et les filles passent après avoir subi un viol. Ceux qui ont la chance de traverser mais après avoir été dépouillés de tous leurs biens seront kidnappés une fois dans le camp des réfugiés.

Dans ce camp installé en ville et qui abrite des individus se trouvant dans uns état déplorable, le président effectue une visite. Celle-ci doit être suivie d'une distribution de vivres et plus que d'ordinaire de la viande et du sucre si les réfugiés se montrent sous leur bonne humeur.

Juste après le départ du président, les militaires, au lieu de distribuer les vivres aux pauvres réfugiés, commencent à se servir eux-mêmes. Ils prennent des sacs de riz et des bidons d'huile. Le désordre se généralise, des femmes et des hommes se ruent sur les vivres à l'instar de ces militaires.

Une enfant d'honneur qui avait embrassé l'épouse du président, tentant de prendre une boîte de lait, reçoit de violents coups de la part de Chien Méchant, le milicien impitoyable. Laokolé, jeune fille du même âge que celui-ci (seize ans), protège l'enfant par son corps et devient la cible desdits coups de ceinturon.

Lorsque, sous ces coups brûlants, elle allait lâcher l'enfant, la foule des réfugiés se révolte et tabasse sérieusement le milicien agresseur. Mais, le mouvement fut vite maté à coup de kalachnikov. On arrête la distribution, on emporte tous les hommes dans les camps militaires pour étouffer toute révolte et on kidnappe, pour chaque militaire, une jeune fille ou femme. Chien Méchant va prendre Laokolé avec lui, afin de se venger contre elle, la source de son humiliation.

Arrivé chez lui avec cette fille, il se met à se vanter comme quoi un intellectuel doit avoir une bibliothèque. Dans cette vantardise, il lui lance une grosse Bible qu'il avait pillé à Kandahar. Mais Laokolé continue à tenir tête à son adversaire, le livre dans sa main gauche. Lorsque Chien Méchant veut avancer sur elle, elle le lui lance au visage. Le coup le fait tomber à la renverse. Elle profite de l'occasion pour lui briser les mains et lui piétiner le bas ventre. Elle quitte la maison de Chien Méchant après l'avoir tué et le laisse baignant dans son sang.

CHAPITRE I : LA POLITIQUE DES AFRICAINS

L'accession à l'indépendance en Afrique a vu naître des régimes qui se sont vite révélés être des dictatures. Celles-ci ne pourront être éradiquées que par la démocratisation. Actuellement, en effet, dans beaucoup de pays africains, les élections s'organisent pour mettre en place des institutions démocratiquement élues. Mais l'expérience montre, le plus souvent, que beaucoup de dirigeants ne veulent pas céder le bâton de commandement. Ils recourent, dans la plupart des cas, à des moyens malhonnêtes tel que le trucage des élections pour se maintenir au pouvoir.

Dans *Johnny Chien Méchant* d'Emmanuel Dongala, c'est cette situation qui va déclencher le conflit. La guerre éclate suite aux élections qui avaient opposé deux partis. Celui qui est au pouvoir les aurait gagnées, il les a déclarées alors démocratiques et transparentes, alors que le parti adverse les jugeait truquées.

Ceux qui sont au pouvoir refusent de céder la place parce qu'ils spéculent sur les avantages personnels à en tirer, de même que celui qui se lance dans la politique.

I.1. Le politicien et son idéologie

Les Africains se lancent dans la politique sous prétexte de « servir la nation ». Mais en réalité ils ont un objectif caché qui reste dans leur for intérieur : celui de satisfaire des intérêts particuliers. Ils ne peuvent pas le déclarer ouvertement mis cela transparaît à travers leurs actions et leurs attitudes.

La politique pour bon nombre d'Africains est source de bonheur et de richesse. C'est d'ailleurs l'impression de Chien Méchant, le narrateur du roman, qui part de plusieurs cas observés dans son pays, notamment une très belle villa d'un riche nommé Ibara :

> *« Si par contre comme tant d'autres Ibara n'est pas fonctionnaire payé par l'Etat, il n'y avait alors que deux possibilités : soit il a détourné d'importants fonds de la caisse de l'Etat, soit il faisait de la politique et*

était membre actif du parti au pouvoir ; de toute façon, l'un n'allait pas sans l'autre dans notre pays . » ([1])

Cette situation d'aisance dont jouit Ibara est l'une des raisons qui attirent les autres vers la politique.

1.1.1.**Les motifs de la vocation politique**

Dans le roman qui nous intéresse, le pouvoir est auparavant tenu par les Mayi-Dogos. C'est ainsi qu'alors les Dogo-Mayis souhaitent à leur tour que le pouvoir leur revienne. Ce sera le pouvoir pour eux. Il faut qu'ils aient un leader qui provienne de leur région et surtout de leur tribu : c'est-à-dire un Dogo-Mayi.

1.1.1.1. La soif du pouvoir

Celui qui se lance dans la politique a un objectif à viser. Normalement, les politiciens ont le rôle d'inviter les autorités au pouvoir à tenir compte des besoins du pays et du moment et à réajuster éventuellement leur politique. Actuellement, beaucoup de gens s'investissent dans la politique et, paradoxalement, l'Afrique est meurtrie, déchirée par des guerres civiles qui éclatent suite à des conflits politiques.

Il est difficile de penser au nationalisme des politiciens de nos jours. Parmi ces derniers beaucoup souhaitent être au pouvoir et cherchent à remplacer les autorités en place.

Dans ce roman, Emmanuel Dongala nous montre comment le politicien qui, plus tard deviendra président après la victoire militaire, désire ardemment le pouvoir pour les Dogo-Mayis dont il fait partie. La conversation entre Chien Méchant son disciple est porte-parole qu'il a corrompu et le futur Général Giap chef des miliciens supplétifs nous le prouve :

« Tu verras, tout cela changera quand nous reviendrons au pouvoir.

- Nous qui ? avait-il demandé car son cerveau lent n'avait toujours pas compris de quoi je parlais.

---

[1] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 260 •

- *Ben, nous, lui avais-je assené. Le pouvoir d'un homme de notre région c'est notre pouvoir .»* ([2])

Le politicien à la tête du mouvement pour la libération démocratique du peuple (MPLDP) avait inculqué à ses disciples, dont Chien Méchant, ses faux idéaux pour qu'ils l'aident dans le recrutement. C'est un peu plus tard qu'il aura des combattants qui le soutiennent et comme résultat, ses rêves se réaliseront. Il accèdera au pouvoir après la victoire militaire.

Cette disparition du nationalisme chez les politiciens actuels est aussi le constat de Zahir Farès. Il l'exprime dans son ouvrage *Afrique et Démocratie, Espoir et illusion* :

> *« Le nationalisme dans lequel la génération des NKRUMAH, NASSER, LUMUMBA, puisait les forces nécessaires à cette pensée autonome s'est érodé comme la pierre dans le désert sous l'effet du sable et du vent. Il ne sera donc plus possible de s'appuyer sur un nationalisme . »* ([3])

Beaucoup d'Africains ambitionnent le pouvoir. Ils en ont soif. En effet, quelqu'un qui vient de passer vingt, trente ans sur le fauteuil présidentiel ne veut pas céder la place aux autres. Et ces derniers ne cessent de le presser en utilisant tous les moyens possibles pour y parvenir. Très souvent ils recourent à la violence, ce qui alors laisse des pleurs et des malheurs chez le peuple innocent, ce qui alors laisse des pleurs et des malheurs chez le peuple innocent. Celui-ci est sacrifié aux intérêts des politiciens. Il en paie le tribut alors que les auteurs du désastre restent au-dessus de la mêlée.

La soif du pouvoir n'est pas la seule cause qui pousse les Africains à se lancer dans la politique. Elle est toujours de connivence avec son corollaire : l'arrivisme.

1.1.1.2. L'arrivisme

Le dessein primordial d'être au pouvoir n'est pas celui d'être respecté, de voler dans les avions d'un pays à un autre pour

---

[2] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 108.
[3] ZAHIR,(F.), *Afrique et Démocratie, Espoir et illusion*, Paris, l'Harmattant,P.38.

représenter sa nation dans les instances internationales. Plutôt, c'est celui d'améliorer ses conditions de vie car, pour la plupart des Africains, le fait d'être au pouvoir est une occasion de s'enrichir, de réussir dans la vie.

Ainsi, le président Mayi-Dogo est riche de même que tous les Mayi-Dogos selon Chien Méchant parce qu'ils sont au pouvoir. La direction des affaires de l'Etat équivaut à la direction de ses propres affaires. C'est dans cette logique qu'il tente de convaincre le futur Giap :

> *« Ça te plaît de rester pauvre alors que ton copain est riche ou va devenir riche tout simplement parce qu'un homme de sa tribu est au pouvoir ? Parce que quand on est au pouvoir, on contrôle l'argent du pétrole et ...* ([4])

Il faut à tout prix faire de la politique pour devenir riche grâce au gâteau national et, si possible, accéder au pouvoir. En Afrique en effet, du moins dans beaucoup de pays, les salaires restent insuffisants pour les fonctionnaires qui, à peine, parviennent à joindre les deux bouts du mois. Pauvres et affamés, les intellectuels africains basculent dans l'arrivisme. Ils envient la situation des « hommes politiques » puisque dans la plupart des cas, ces derniers sont les enfants chéris du gouvernement. Ils dépassent de loin les simples fonctionnaires en ce qui concerne le traitement et les avantages de service.

Chien Méchant, le jeune rebelle, même s'il est encore turbulent et a envie de beaucoup de choses même inutiles, ne laisse pas en arrière la question de s'enrichir dans le combat qui ruine le pays et auquel il participe. Il dévoile le secret des politiciens qui l'ont envoyé et proclame les motifs du combat :

> *« Je ne sais pas pourquoi je racontais cela à une bande de gens qui n'avaient rien à apprendre dans l'art de piller puisqu'ils l'avaient déjà fait plus de mille fois et puisque c'était la raison majeure pour laquelle nous combattions. Pour nous enrichir. Pour faire ramper un adulte. Pour avoir toutes les nanas qu'on voulait. Pour la puissance que donnait un fusil. Pour être maître du*

[4] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 108

monde. Ouais, tout ça à la fois. Mais nos chefs et notre président nous ont ordonné de ne pas dire cela. Ils nous ont enjoint de dire à ceux qui nous poseraient des questions que nous combattions pour la liberté et la démocratie et cela pour nous attirer les sympathies du monde extérieur .» ([5])

La politique n'est rien d'autre que la voie qui mène à la satisfaction de ses besoins économiques. Elle est un moyen d'accumuler les richesses. C'est l'un des moyens les plus sûrs pour parvenir à conjurer la pauvreté en Afrique. C'est également le constat de François MEDARD dans son ouvrage *Etats d'Afrique Noire. Formation, mécanismes et crise* :

« Dès lors, l'action politique apparaît comme le moyen d'échapper à la pénurie généralisée en se plaçant dans le sillage d'un notable influent qui répartira les miettes du gâteau étatique qu'il aura pu accaparer. Des clientèles sont constituées, se défont, en général sur base régionale (...) la politique des gouvernements successifs consista à tenter de calmer les appétits des notables disposant des clientèles les plus nombreuses sans tenir compte des compétences des uns et des autres : poste honorifiques, prébendes .» ([6])

Dès lors que l'on se lance dans la politique essentiellement pour s'enrichir, on ne peut pas servir le pays comme il faut. Seuls les intérêts particuliers vont primer l'intérêt national. Malheureusement, ces mauvais politiciens se camouflent derrière les bons idéaux de la démocratie pour atteindre leurs objectifs. Ainsi ils essaient de former des partis politiques souvent sans projets de société consistants et vont par après convaincre le pauvre peuple.

1.1.2.**La formation des partis politiques**

Une seule personne ne peut pas s'imposer sur la scène politique. Il faut qu'il y ait un groupe d'individus qui partagent les mêmes idées

[5] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 80 ·
[6] MEDARD, (F.), *Etats d'Afrique Noire Formation, mécanismes et crise*, Paris, Karthala, 1980,p.179-180.

et principes. Autant ce dernier comprendra beaucoup de membres, autant il aura du poids et sera important sur la scène socio-politique. Il cherchera à être légal ou à être reconnu devant la loi en s'attribuant des qualités et en proclamant ses objectifs. Dans le domaine politique, ces groupes se déclarent souvent « partis politiques ».

1.1.2.1. **La ressemblance des partis politiques**

Il n'y a plus de doute que certains se lancent dans la politique sans toutefois en avoir des dons : « Démocratie », « liberté », voilà le slogan actuel des Africains. Ce sont les deux mots qui font vivre les politiciens et leurs familles. Il semblerait cependant que les « hommes politiques » manquent d'inspiration, d'où des projets de société qui ne peuvent pas se démarquer les uns des autres. Les similarités vont jusqu'à la dénomination des partis politiques comme c'est le cas dans l'ouvrage qui nous occupe.

Visant leurs intérêts particuliers, les prétendus politiciens se mettent à diviser le peuple qui, au départ, était uni et partageait le même sort. Ils l'incitent à les suivre. Ils essaient de créer une petite différence qui n'est même pas sensible entre les partis, pour déclarer ces derniers différents les uns des autres. Dès lors chacun d'eux peut recruter ses adhérents qui le soutiendront quand il connaîtra un problème quelconque.

Dans le roman d'Emmanuel Dongala, deux partis politiques similaires nous intéressent : Le « Mouvement pour la libération démocratique du peuple (le MPLDP) qui s'impose au « Mouvement pour la libération totale du peuple » (Le MPLTP), le premier, ayant pour leader un Dogo-Mayi, est à majorité Dogo-Mayi et le second, dirigé par un Mayi-Dogo, est à majorité Mayi-Dogo. Ces deux partis sont tellement identiques avec le même objectif que l'opposition entre eux est absurde. Les seuls mots « démocratique » et « totale » doivent-ils être à la base de l'opposition qui dégénère en conflit tribal ? En analysant la dénomination de ces partis et leurs objectifs, on peut dire qu'il y avait moyen de s'unir pour ne former qu'un seul parti : le « Mouvement pour la libération démocratique totale du peuple (le MPLDTP) ».

Le narrateur du roman, Chien Méchant, bien qu'il soit un rebelle combattant en faveur du MPLDP, ne cache pas lui-même son incompréhension :

> *« Ils nous avaient dit qu'ils étaient du mouvement pour la libération démocratique du peuple, le MPLDP, et qu'ils combattaient contre les partisans du mouvement pour la libération totale du peuple, le MPLTP. Ils nous demandaient de prendre les armes pour soutenir MPLDP contre MPLTP. Avouez que pour nous c'était blanc bonnet et bonnet blanc. Pourquoi soutenir l'un ou l'autre ? »* ([7])

La différence entre ces partis n'est pas remarquable. C'est d'ailleurs ce qui pousse le narrateur à utiliser l'expression « blanc bonnet et bonnet blanc » pour prouver sa confusion. Les deux partis sont les mêmes.

L'absurdité de l'opposition entre ces partis demeure la même quand il faut toucher le volet tribal. En analysant les simples appellations, il est difficilement compréhensible de trouver une différence entre « Mayi-Dogo » et « Dogo-Mayi ». Le fait d'interchanger les mots ne doit pas nous donner deux tribus différentes qui s'exècrent . Cela montre que la plupart des conflits interafricains ont d'autres causes mise à part la haine interethnique ou intertribale.

On se demande alors comment les politiciens africains parviennent à tracer une ligne de démarcation entre deux choses parfaitement identiques au point d'en convaincre leurs partisans. On se demande encore si les propos qu'ils tiennent renferment un cachet de vérité ou s'ils sont mensongers. Quoi qu'il en soit, la toute pure vérité en politique laisse à désirer.

1.1.2.2. Des théories sans fondement

Les politiciens, qui ne rêvent qu'à leur ascension, se donnent des principes et essaient de les faire comprendre au peuple. Ils comptent sur ce dernier car, sans son soutien, ils n'aboutiraient à rien.

Chien Méchant encore une fois semble ne pas comprendre ce que lui disent les gens qui viennent le recruter. Tout comme il ne comprend pas la différence entre le MPLDP et le MPLTP ou entre les

[7] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 101.

Mayi-Dogos et Dogo-Mayis, également le fait de suivre un leader d'un parti parce qu'il est de sa région ou de sa tribu lui paraît inconcevable :

> *« Il voulaient nous faire avaler aussi que parce que le chef d'un parti était de la région de notre père ou de notre mère nous devions automatiquement nous mettre derrière lui, son parti devenait notre parti et ne pas y adhérer était trahir sa région d'origine. Dur à avaler non ? Qu'y avait-il de spécial à être du même village, de la même région ou de la même tribu ? Pour moi rien ! »*([8])

Dans le système multipartite, chacun a le droit de choisir le parti qui l'intéresse. Les politiciens et leurs partis, si pas toujours, se déclarent souvent militants pour la démocratie. Il faudrait alors qu'ils respectent au moins quelques principes clefs de celle-ci, ne fût-ce que le choix libre d'un parti.

Or, nos politiciens africains, dans beaucoup de cas, s'arrogent le droit de violer les critères d'adhésion à un parti politique. Tout citoyen devrait adhérer à celui-ci après avoir apprécié la valeur de son projet de société et la pertinence de son programme qui doivent viser, avant tout, le bien de toute la communauté. Ce n'est pas parce que le parti a un leader de votre région ou de votre tribu qu'il doit automatiquement vous intéresser. Ce n'est pas non plus pour cette simple raison que vous devez être satisfait des qualités morales et des compétences des fondateurs et des leaders dudit parti.

José Mpundu, dans sa définition d'un parti politique, écarte parfaitement ces spéculations à base régionale ou tribale :

> *« Un parti politique n'est pas une association ethnique ou tribale. Ce n'est pas non plus un club ou un cercle culturel. C'est une organisation visant à rechercher un soutien populaire à travers des élections ou toute autre manière dans la volonté délibérée de prendre et d'exercer le pouvoir seul et avec d'autres et possédant une structure durable et des implantations locales bien établies .»* ([9])

---

[8] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 104 ·

[9] MPUNDU,(J), *Les partis politiques*, Kinshasa, Editions Epiphanie,1991, p.5.

Si nous partons de cette définition, nous remarquons que ceux qui recrutaient Chien Méchant passaient outre les règles qui régissent un parti politique. En ne sollicitant que le soutien des membres ou des individus de sa région, le parti ne peut pas avoir une structure durable et des implantations locales bien établies. De plus, on sous-entend que même si les membres en provenance des autres régions et des autres tribus se permettaient de venir, ils ne seraient pas favorablement accueillis ou traités au même pied d'égalité que les premiers. Il faut alors laisser aux citoyens la liberté de choisir un parti qui les intéresse.

1.1.3.**Les piliers de la propagande**

Les projets de société des partis politiques de la période coloniale, du moins pour la plupart, suffisaient à eux seuls pour la propagande. Les leaders ne prêchaient essentiellement que la liberté de toute une nation, régions et ethnies confondues. Ils n'avaient que l'objectif d'atteindre la liberté et l'autonomie de gestion après avoir libéré le peuple du joug colonial.

Les politiciens africains de nos jours n'ont plus de conscience nationale comparable à celle des leurs aînés de la période coloniale. Dans le roman qui nous intéresse, le politicien « docteur en quelque chose », au lieu de saisir toute la population, s'approche d'une frange, celle des Dagos-Mayis. Ils sont de sa tribu et il leur demande de le soutenir au détriment de l'autre frange : celle des Mayi-Dogos.

1.1.3.1. Le tribalisme

Certains politiciens dans leur propagande se basent sur des liens tribaux ou ethniques pour se faire des adhérents. Ce recours au moyen divisionniste n'est que le résultat d'un manque d'arguments ou de projets de développement consistants.

Dans *Johnny Chien Méchant,* le chef du « Mouvement pour la libération démocratique du peuple », qui est Dogo-Mayi, débarque un bon matin dans le quartier à majorité Dogo-Mayi. Il demande aux gens de le soutenir puisqu'ils sont tous de sa tribu. Chien Méchant raconte fidèlement ce que disaient ce leader et ses compagnons :

« C'est alors qu'ils nous avaient expliqué. Le chef du MPLDP était de notre tribu donc son parti était automatiquement notre parti et celui ou celle qui était contre était un traître .» ([10])

Ce politicien et ses compagnons viennent d'intoxiquer les Dogo-Mayis alors qu'ils n'avaient jamais eu un seul problème avec leurs compatriotes Mayi-Dogos. D'ailleurs les jeunes ne savaient pas qui était Mayi-Dogo et qui ne l'était pas. La plupart d'entre eux étant nés en ville, ils n'avaient jamais mis pied dans la région d'origine de leurs parents et bien peu d'entre eux parlaient le patois tribal. Chien Méchant prouve ce climat d'entente qui régnait jusqu'au jour où les politiciens leur révèlent qu'ils étaient différents, qu'ils étaient ennemis :

« Notre langue était la langue de la ville, cette langue véhiculaire souvent codée que nous parlions entre nous et dont nos parents, qu'ils soient du Sud, du Nord, de l'Est ou de l'Ouest ne pigeaient que dalle. Nous avions nos équipes de foot de quartier et si rivalité ou même rixe il y avait, c'était avec les jeunes des autres quartiers. Quand ils nous battaient au foot, remportaient le concours de sape ou essayaient de nous piquer nos filles. Jamais nous n'avions vécu en termes de tribu .» ([11])

Le politicien qui use du tribalisme dans sa propagande s'accuse d'une certaine incompétence ou de toute autre faiblesse. Il a peur d'être éliminé lors des élections et de rater le pouvoir auquel il aspire. Les idées à base tribale sont la source des malheurs dont souffre actuellement la société africaine. José MPUNDU dénonce avec acharnement les méfaits du tribalisme dans lequel les « hommes politiques » africains veulent conduire le peuple :

« Le tribalisme mobilise des énergies humaines énormes en les détournant de l'effort économique et en les orientant vers l'autodestruction. Il favorise l'instabilité

[10] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 102 .
[11] idem, p.104 .

politique et l'insécurité, favorise les dirigeants incompétents mais qui se renforcent grâce à la solidarité négative de leur groupe tribal. Il favorise également le détournement des biens publics pour entretenir les parasites qui prennent alors les détourneurs comme des héros .» ([12])

Cette propagande a justement conduit le pays au désastre comme le préconisait José Mpundu. Il y a eu une guerre civile opposant les Dogo-Mayis aux Mayi-Dogos, comprenant le génocide de ces derniers et, par après, le président du « Mouvement pour la libération démocratique du peuple » a accédé au pouvoir.

1.1.3.2. Le régionalisme

Le régionalisme, parallèlement au tribalisme, est un autre mal qui menace les sociétés africaines. Dans beaucoup de pays, c'est l'opposition Nord-Sud, Est-Ouest à l'intérieur d'une même nation. Les politiciens de nos jours n'hésitent pas souvent à exploiter ce paramètre pour leur ascension.

Comme on essaie de se faire de la clientèle à base tribale ou ethnique, on en fait de même sur base régionale. Or une région à elle seule ne se suffit pas. Même un pays a besoin de son entourage et du concours mondial.

Dongala, dans *Johnny Chien Méchant*, ne laisse pas le problème régional en arrière. Il distingue en plus de l'opposition tribale Mayi-Dogos – Dogo-Mayis la région des Mayi–Dogos et celle des Dogo-Mayis. Dans la ville même qui est la capitale du pays, il y a des quartiers essentiellement réservés aux ressortissants de la région des Mayi-Dogos tels les quartiers de l'Est de la ville. On peut citer, en l'occurrence, les quartiers Huambo et Kandahar. Ce dernier connaîtra alors pendant la guerre un ratissage systématique puisque c'est un « fief des Tchétchènes », jeunes Mayis-Dogos qui soutiennent le pouvoir en place.

Le chef du MPLDP demande aux Dogo-Mayis leur soutien en évoquant le cachet régional selon lequel le fait de ne pas adhérer au

---

[12] MPUNDU,(J.), *Les partis politiques*, Kinshasa, Editions Epiphanie,1991, p.8.

parti de quelqu'un de votre région, c'est trahir celle-ci et, que d'ailleurs le parti fondé par lui est automatiquement votre parti.

Chien Méchant qui se met dans le sillage de ce politicien par le simple fait que, selon lui, celui-ci est un intellectuel, trouve peu convaincant le facteur régional :

> *« Il avait commencé son discours en se présentant comme fils de la région. Cela ne m'avait pas impressionné outre mesure car nous étions tous fils de la région et je dirais même plus, fils du pays. Cela ne m'avait pas impressionné parce que tout en étant fils de la même région et de la même tribu, il y avait des vols, des trahisons, des histoires de femmes entre nos parents »* ([13])

Ce qui étonne le plus, c'est que ce politicien se déclare « défenseur de la démocratie ». Or il en viole les principes puisque, dans la démocratie, tout le monde doit jouir de sa liberté de choix et d'opinion.

Si le régionalisme et le tribalisme ne suffisent pas pour la conviction des citoyens, la violence n'est pas à oublier. Les propagandistes ambitieux et assoiffés du pouvoir comme de la richesse n'hésitent pas à utiliser tous les moyens possibles sans se soucier du sort du peuple.

1.1.3.3. Le terrorisme

Lors de la propagande, les propos mensongers que tiennent les politiciens peuvent rencontrer une réflexion plus poussée des gens expérimentés en la matière et qui ne se laissent pas tromper assez facilement. Ceux-ci tentent de s'opposer mais ils peuvent être brutalisés pour qu'ils adhèrent de force.

Dans ce roman, un cas pareil s'observe lorsque les adultes des quartiers à majorité Dogo-Mayi commençaient à tergiverser pour ne pas adhérer au « Mouvement pour la libération démocratique du peuple ». Le chef de celui-ci et ses acolytes firent recours à la force :

---

[13] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 105.

> *« Ils leur avaient dit crûment qu'il ne fallait pas les prendre pour des imbéciles et qu'ils connaissaient bien la tactique des politiciens ; quand tout allait bien pour eux, ils ignoraient le peuple et on ne les voyait jamais et quand ils étaient aux abois, ils venaient semer la zizanie entre les populations pour se maintenir au pouvoir. « On est fatigué d'écouter vos bla bla qui ne sont que menteries ; foutez-nous la paix, nous ne voulons plus vous voir dans notre quartier. » (...) Nous avons applaudi. En entendant cela, les jeunes militants zélés comme ils étaient s'étaient fâchés. Ils avaient tabassé avec leurs crosses quatre personnes et menaçaient d'en abattre deux dont la femme qui avait lancé les paroles que nous avons applaudies .»* ([14])

On n'a pas besoin de donner son consentement pour adhérer au parti, on le fait par contrainte. Pour amener les gens au lieu de rassemblement, on utilise la force. Les autres activités sont paralysées au profit de la réunion imposée, comme nous l'apprend Chien Méchant :

> *« Ils nous avaient fait sortir des maisons, ils avaient fermé le marché, ils avaient fait un raid sur l'école et ramené les malheureux gamins dont certains en pleurs, à l'endroit où ils nous avaient tous rassemblés .»* ([15])

Les adultes doivent soutenir le parti et collaborer avec ses leaders. Et les jeunes, non seulement ils doivent y adhérer, mais aussi ils ont le devoir de prendre les armes pour combattre en faveur dudit parti si cela s'avère nécessaire. C'est le cas de Chien Méchant et ses pairs. Ils quittent le banc de l'école et leurs domiciles pour s'enrôler dans la milice ; les Mata-Mata.

Cette procédure dans la propagande , comme les deux autres, à savoir le tribalisme et le régionalisme, témoigne encore une fois de la faiblesse des politiciens africains dans ce domaine.

---

[14] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 102.
[15] Id.,p. 101.

1 2. Les préoccupations des dirigeants au pouvoir et les activités des politiciens de l'opposition

Normalement, les dirigeants au pouvoir devraient se soucier de la satisfaction du peuple. Le pouvoir doit orienter ses actions vers le développement communautaire et le bien-être du citoyen. Par contre, les politiciens de l'opposition auraient un rôle : celui de contrôler le pouvoir en place afin de le rappeler à l'ordre. Or il est très rare que dans les pays africains, la politique s'oriente dans cette voie.

1.2.1. Les préoccupations des dirigeants au pouvoir

Le pouvoir procure beaucoup d'avantages : il permet, du moins en Afrique, de s'enrichir. Les dirigeants prennent pour leur compte le gâteau national. Ils ne veulent pas partager avec leurs compatriotes et ils s'approprient le bien public. Le fait d'être au pouvoir est une occasion d'être à l'abri de la pauvreté. Dès lors que l'on se voit « au-dessus de la loi » on est libre. Le chef déchu risque de regagner le rang du petit peuple ou d'être condamné pour les forfaits commis pendant l'exercice de son mandat. Il ne faut donc pas céder le pouvoir, il faut le pérenniser, si possible l'éterniser.

1.2.1.1. La pérennisation du pouvoir

Il est rare que les Africains quittent le pouvoir assez facilement pour l'une ou l'autre raison. Tel chef d'Etat est terriblement malade, même à l'agonie, il déclare toujours tenir le pays sous son contrôle. Un président est au pouvoir pendant plus de vingt, trente ans, il se met à la tête de la liste des candidats pour les élections. En usant de son pouvoir, il essaie de défavoriser ses concurrents qui, eux, n'ont pas de moyens pour lui tenir tête. Une fois vaincu, il va truquer les élections pour que cela tourne en sa faveur.

Le président Mayi-Dogo, qui a sous sa gestion les gisements de pétrole, de diamant et des autres richesses naturelles qui le placent dans l'aisance, lui et sa famille, n'entend pas céder le pouvoir. C'est cet état de choses qui déclenche le conflit entre Mayi-Dogos et Dogo-Mayis et, Chien Méchant, en qualité de bon élève, reproduit ce qu'on lui avait dit :

« Ce fameux parti qui, paraît-il, était le nôtre avait donc gagné les élections mais le MPLTP actuellement au pouvoir refusait de le reconnaître et ne voulait pas céder la place afin de rester éternellement aux affaires pour continuer à piller le trésor du pays, à bouffer l'argent des diamants et du pétrole et surtout à nous brimer. » ([16])

Comme on ne veut pas quitter le pouvoir, on multiplie les moyens et les techniques de s'éterniser. Le truquage des élections, la manipulation du peuple sur base régionale ou tribale ne suffisent pas. Le pouvoir en place, en plus de l'armée dite « nationale » qui, elle-même, finit par se scinder suite à ces manipulations divisionnistes va recruter des miliciens dits Tchétchènes et engager des mercenaires étrangers.

Il faut protéger son pouvoir autant que possible. C'est ainsi que les Tchétchènes doivent lutter en faveur de ce pouvoir en place dirigé par un Mayi-Dogo. De plus on soupçonne la présence des mercenaires israéliens qui, en plus de la formation qu'ils ont donnée aux Tchétchènes, ont amené de nouvelles armes comme « l'UZI », fusil mitrailleur trouvé par Chien Méchant et ses compagnons dans le quartier Huambo à majorité Mayi-Dogos.

1.2.1.2. L'accumulation des richesses individuelles

Ce n'est pas l'amour de la patrie qui pousse les dirigeants à s'attacher à la direction des affaires du pays. En Afrique, presque seules les autorités bénéficient du bien public. Contrairement à ce que l'on devrait croire, le peuple qui travaille pour la survie de la communauté et qui, en politique, soutient l'un ou l'autre pour telle ou telle autre raison, croupit dans une misère sans nom. Il meurt de faim alors que celui qu'il a soutenu est dans l'opulence.

Le président Mayi-Dogo ne va pas sauver de la pauvreté tous les Mayi-Dogos. Lui seul et sa famille sont dans l'aisance doublée de confort. Le diamant et le pétrole se vendent pour eux. Giap, le futur chef des Mata Mata, bien qu'il soit traité de « con » par Chien Méchant, avait déjà remarqué cette triste réalité lorsqu'on essayait de le recruter pour l'enrôler dans la milice. On lui disait que si quelqu'un

[16] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 102.

de sa tribu ou de sa région prenait le pouvoir, ce serait un avantage pour lui. Ils vont ensemble contrôler l'argent qui provient des richesses naturelles du pays et il ne sera plus pauvre par conséquent. Il n'a pas hésité à répliquer d'une façon aussi logique :

> *« C'est pas vrai, je connais beaucoup de Mayi-Dogos qui sont pauvres comme toi et moi. Tu penses que l'actuel président pense à eux quand il bouffe ? Il pense d'abord à sa poche, puis à ses enfants et neveux et enfin à sa cour qui lui lèche les bottes. »* ([17])

Le président, sa famille et ses collaborateurs profitent seuls du trésor public. Le peuple, même s'il travaille d'arrache-pied, demeure dans le dénuement total. Les dirigeants sont là dans des fauteuils confortables et roulent dans des voitures de luxe. Ils ne pensent qu'à leur poche en premier lieu.

C'est le cas de Monsieur Ibara, l'inspecteur des douanes. A chaque marchandise qui entre, il prend vingt pour cent pour son compte et il est catalogué parmi les plus riches du pays. Les dirigeants se déclarent « serviteurs de la nation » alors qu'en réalité ils sont servis par celle-ci.

Les postes juteux que détient le pouvoir en place et qu'il distribue à sa mouvance suscitent de l'envie doublée de jalousie de la part des politiciens de l'opposition. Ceux-ci ne vont pas croiser les bras. Ils adoptent toutes sortes de manœuvres possibles pour saper ledit pouvoir afin qu'ils y accèdent à leur tour. Les propos tenus envers ce pouvoir ne sont pas moins mensongers et les enseignements livrés au peuple sont aussi divisionnistes que révoltants.

1.2.2. Les activités des politiciens de l'opposition

Le mot « opposition » n'a pas souvent un cachet politique chez les Africains. Pour ces derniers, c'est l'opposition entre deux ennemis chez qui la haine est doublée de concurrence et de jalousie. Ils s'insultent, se diabolisent, se combattent et se livrent à la médisance. Les politiciens africains vont jusqu'à enseigner la haine, à corrompre la jeunesse et à l'inciter à l'autodestruction.

---

[17] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 108.

1.2.2.1. L'endoctrinement du peuple

Le peuple africain, qui est docile et surtout à majorité analphabète, ne parvient pas, des fois, à distinguer le bien du mal lorsqu'il est à la portée des intellectuels qui le manipulent à leur guise.

Certains Africains voient les scolarisés comme des dieux infaillibles détenant la connaissance et la vérité. C'est cette raison même qui pousse Chien Méchant à suivre le leader du « Mouvement pour la libération démocratique du peuple », le prétendu chef des Dogo-Mayis. Il est « docteur en quelques chose » et enseigne dans une université quelque part. Il est donc très intelligent par rapport à d'autres politiciens et son discours ne peut être que vérité :

> *« Et puis soudain, tout avait basculé quand il avait dit qu'il était docteur en quelque chose, professeur dans une université quelque part. Là j'avais vraiment prêté attention. C'était un intellectuel ! (...) Les intellectuels ! Moi, je les respectais. Ils avaient de gros diplômes et parlaient un gros français, ils étaient trop intelligents que les politiciens parce qu'ils avaient lu beaucoup de livres (...) Alors croyez-moi, entre la parole d'un militaire, d'un homme d'affaires, d'un magicien et d'un intellectuel, je choisirais sans hésiter celle d'un intellectuel. Avec tant de connaissances il ne pouvait pas mentir . »* ([18])

Les politiciens apprennent aux gens à se distinguer sur base tribale ou régionale. Quelqu'un d'une autre tribu est automatiquement un ennemi qu'il faut combattre et si possible éliminer.

Les pauvres enfants, dont Chien Méchant, qui ont été entraînés dans la guerre opposant les Mayi-Dogos aux Dogos-Mayis ne savaient pas dès la naissance s'ils appartenaient à telle ou telle autre tribu. Ce n'est que trop tardivement qu'on va leur apprendre à se haïr, à se pourchasser et à s'entretuer pour des motifs tribaux ou régionaux.

Chien Méchant comme Laokolé, l'héroïne du roman qui tente de sauver ce qu'elle peut, ne savaient même pas les villages d'origine de leurs parents. C'est pendant le conflit qu'ils apprennent la distinction

---

[18] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 105.

entre Mayi-Dogos et Dogo-Mayis. Nous apprenons par la suite qu'ils étaient tous des Dogo-Mayis. Cela n'empêche pourtant pas Laokolé de prendre la fuite avec sa mère dont les jambes ont été fracturées par les militaires de l'armée dite « régulière » à l'époque ; elles vont chercher asile chez Tantine Tamila, une Mayi-Dogo amie de longue date de cette femme aujourd'hui importante. De même, Chien Méchant avait comme « copine » une Mayi-Dogo, Lovelita.

L'armée nationale est aussi victime de cet endoctrinement. Elle se scinde en deux sur une base aussi bien régionale que tribale sous l'instigation des politiciens. Un militaire qui refuse de prendre l'une ou l'autre position est accusé d'être traité comme cela est arrivé au père d'Asjha, l'unique fille de la famille qui avait donné l'hospitalité à Laokolé dans sa fuite au village. Ce sous-officier de l'armée dite nationale a refusé les enseignements divisionnistes et, par conséquent, de se mettre dans le sillage de l'un ou l'autre des politiciens en opposition. Or ses pairs ne l'entendaient pas de cette oreille. Ils étaient gangrenés. Laokolé raconte les propos recueillis auprès de la femme de ce sous-officier :

> *« Mais le pire est arrivé, l'armée nationale s'était fractionnée en factions rivales. Chacun soutenant l'un des protagonistes sur base de la tribu. Avec beaucoup d'autres il a refusé de se mettre derrière un chef de guerre en disant que l'armée défendait la nation et non un homme ou une ethnie. Du coup, lui et ses compagnons se sont vus traités de traîtres par les deux factions rivales ».* ([19])

Depuis, cette femme n'a plus des nouvelles de son mari sinon qu'il a été arrêté par les miliciens d'une des factions rivales mais elle ne sait pas laquelle. Elle ne sait même pas s'il est encore vivant.

En plus des jeunes et des militaires de l'armée dite « nationale », d'autres paysans Dogo-Mayis ont été également convaincus. Ils ont « compris » la différence qui existe entre eux et leurs compatriotes Mayi-Dogos en qui ils voient des ennemis redoutables qu'il faut désormais combattre. Ils ont pris des lances, des épées et des matraques pour aller s'attaquer à eux.

---

[19] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 302.

Ainsi, une tribu d'une région s'organise pour lutter contre une autre tribu d'une autre région sous les intoxications des politiciens. Pourtant, avant que le conflit ne voit le jour entre ces derniers, le peuple vivait tranquillement et ne s'intéressait pas aux différences tribales ou régionales.

L'endoctrinement touche toutes les composantes de la population pour qu'elle se mette dans la mouvance du politicien, lui qui sait et comprend les mobiles de sa lutte. Une partie de la population est essentiellement visée par rapport à d'autres : c'est la jeunesse.

1.2.2.2. La corruption de la jeunesse

La jeunesse d'une tribu ou d'une région a déjà appris que l'autre tribu constitue un ennemi qu'il faut combattre. On la berce d'illusions selon lesquelles la victoire sur ses compatriotes sera très bénéfique, on lui montre le paradis qui l'attend.

Dans le roman qui nous retient, les politiciens donnent des fusils aux jeunes aussi bien Dogo-Mayis que Mayi-Dogos. Ils leur inculquent que le pouvoir est au bout du fusil et ils leur distribuent ces armes ; avec elles, ils vont avoir tout ce dont ils ont besoin. Chien Méchant est déjà convaincu. Il se lance dans la guerre pour avoir de « belles nanas » puisque personne ne peut vous résister avec un fusil à la main. Il doit avoir en outre des téléviseurs et des décodeurs multisystèmes dont il ne peut pas se procurer par ses propres moyens, mais qu'il lorgne avec envie dans les magasins des commerçants maliens et libanais. Le viol des femmes et des filles ainsi que le pillage vont guider toutes ses actions.

Giap, bien auparavant, avait refusé de se faire recruter dans la milice. On s'est mis à se moquer de lui en lui disant qu'il voulait rester pauvre. Pour le convaincre, on lui a montré le butin de ceux qui revenaient du pillage. On lui a donné un Kalach et on lui a demandé d'aller se « servir » avec eux puisqu'ils se rendaient chez Tomla, un commerçant riche qui vendait un peu de tout, pour le piller. Dès lors il les a suivis et il est devenu milicien.

> *« Mais avant que j'aie pu dire quoi que ce soit, notre futur Giap, celui pour lequel j'avais gâché inutilement mon précieux temps, s'était exclamé, les yeux brillant*

d'une convoitise à peine dissimulée : « Chez Tomla, mais il vend des magnétoscopes multisystèmes ! Viens avec nous, viens te servir », lui avait lancé Canon Fumant, qui le connaissait bien puisqu'ils étaient tous du même quartier. Portière qui s'ouvre, un Kalach lancé à la volée vers le futur Giap qui le saisit et s'engouffre à son tour dans l'auto .» ([20])

Les politiciens apprennent à la jeunesse tous genres de maux et souvent ils essaient de légaliser ce mal. Les jeunes, à force de vivre ainsi, finissent par aimer le mal et cherchent tout le temps à le faire. Ils deviennent de vrais malfaiteurs, de vrais assassins, de vrais bandits à leur insu. Chien Méchant est déjà dans cet état, puisque, dans son affrontement avec Laokolé, il avoue que ce qu'il fait n'est pas condamnable, parce que c'est l'état de guerre :

« Je ne suis pas un tueur, mademoiselle, je fais la guerre. On tue, on brûle et on viole les femmes. C'est normal, la guerre c'est comme ça, donner la mort, c'est naturel. Mais cela ne veut pas dire que je suis un tueur, un vulgaire assassin .» ([21])

Les mots « normal » et « naturel » face aux atrocités pareilles suscitent de l'indignation. Cela ne peut pas être normal, encore moins naturel, lorsqu'on tue sans raison, lorsqu'on vole et qu'on viole une population innocente.

On a déjà une jeunesse que l'on a détournée des normes de la société humaine, une jeunesse qui aime et pratique le vol et le viol sans souci ni honte et qui trouve plaisir au massacre de ses compatriotes. Le politicien est responsable de ces maux. N'étant pas capable de payer ou de récompenser tous ceux qui l'aident il autorise la rapine et le traitement dégradant envers les populations pourvu que ceux qui sont à son service soient satisfaits comme le déclare une réfugiée en train de suivre des informations chez Tantine Tamila :

---

[20] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 113.
[21] Id., p. 353.

« Mais Tamila, sans le couper la parole, j'ai vu des Mayi-Dogos tuer des Mayi-Dogos. Ils se battaient à coup de Kalachnikov. C'est tribal ça ? Pas du tout ! C'est les politiciens-là ; comme ils veulent le pouvoir, ils veulent des miliciens ; ils leur demandent de piller (...) j'ai entendu un nommé général Giap ordonner un pillage de quarante-huit heures. »([22])

La corruption des jeunes nous prive d'hommes responsables et de patriotes de demain. Ils ont grandi dans le mal ; ils ne seront guidés que par celui-ci et auront toujours tendance à le perpétuer et à s'enrichir sur le dos des autres. On leur a appris à diaboliser leurs compatriotes, ils vont se diaboliser eux-mêmes comme le font leurs initiateurs : les politiciens.

1.2.2.3. La diabolisation du pouvoir en place

En Afrique, l'adversaire politique n'est pas un concurrent avec lequel on doit se mettre en compétition pour la direction des affaires du pays, mais c'est un ennemi plein de tous les défauts possibles. La valeur des idées constructives importe peu. On ne met pas en compétition ses projets de développement et de bien-être des citoyens avec ceux de son opposant politique. Plutôt, on s'injurie et on se noircit.

Selon son opposition, le président Mayi-Dogo n'est au pouvoir que pour détourner l'argent du pétrole et du diamant, pour s'enrichir lui et sa famille. C'est un ennemi du peuple et de la démocratie. Il ne se soucie pas des pauvres gens et il est trop arrogant. Son pouvoir pratique le génocide des Dogo-Mayis.

Chien Méchant nous rapporte fidèlement les propos tenus par le chef du « Mouvement pour la libération démocratique du peuple » envers le pouvoir en place :

« Il devrait être leur chef car dès qu'il avait fait un signe de la main, on lui avait tendu une serviette bien bourrée. Il en avait sorti des photos en couleurs qu'il avait brandies vers nous. J'avais vu des corps mutilés, des

[22] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 244.

personnes à la chair fendue par des coups de machettes, des peaux purulentes de brûlure ... insoutenable. J'avais fermé les yeux, je n'avais plus voulu regarder. Le type s'était alors mis à parler. Ces photos étaient celles des gens de notre ethnie et de notre région attaqués par ces bandits des Mayi-Dogos à la solde du président actuel. Ils dépeçaient vivantes nos femmes enceintes, ils pilaient des bébés dans des mortiers, ils passaient des fers à repasser sur le dos de nos hommes, ils coupaient des nez, des oreilles et des bras, toute une galerie d'atrocités .» ([23])

Cette démonstration est de nature à susciter la haine entre la population, d'une part, qui était naguère paisible, et envers le pouvoir en place, d'autre part, du moins pour la tribu concernée.

On peut se demander comment ces photos ont été prises et pourquoi elles ont été conservées pour être montrées au moment où un conflit politique viendrait à voir le jour. Au lieu d'enseigner la tolérance, les politiciens insistent sur la vengeance. Celui qui vient de prendre la parole invite tous les Dogo-Mayis à s'attaquer à leurs compatriotes Mayi-Dogos qui risquent de les tuer tous. Il attise la haine et allume le feu.

Face à la docilité et à la crédulité du peuple naïf, les « hommes politiques » tiennent des propos incendiaires et qui ne sont pas moins convaincants, du moins pour les non avisés. La voie de la compétition pacifique ayant échoué parce qu'ils n'ont pas de projets consistants à proposer au peuple, ils recourent au système divisionniste, de nature à rendre la situation complexe, pour gagner le soutien. Ce sont des pêcheurs en eau trouble qui profitent du chaos pour amorcer leur ascension.

Les manœuvres des politiciens tout au long du processus sont déplorables du moins pour les clairvoyants qui sont en mesure de distinguer le bien du mal, la vérité du mensonge. Ces attitudes malhonnêtes, à force d'être reprises ici et là en Afrique, ont fini par toucher la sensibilité du peuple. Il en a déjà pris conscience au point de se donner une certaine image du politicien.

---

[23] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 103.

I.3. L'image du politicien vue par le peuple

Beaucoup de nations africaines sont actuellement ravagées par des guerres civiles. L'Afrique de nos jours est comme un champ de bataille et la population en est lasse. On entend ici et là la naissance de mouvements rebelles. Une fois que ces mouvements accèdent au pouvoir ou que leurs chefs sont invités à participer à la gestion des affaires du pays, les armes se taisent. Ils abandonnent la guerre pour céder la place à une autre rébellion visant presque les mêmes revendications que la première.

Pour le peuple, le politicien ne mérite aucune crédibilité, encore moins une certaine admiration. Les politiciens sont tous des menteurs, des opportunistes, des « sorciers » et ils sont ingrats. Chien Méchant porte un jugement sévère sur eux et il dévoile leur malhonnêteté :

> *« Nous, on s'en foulait, parce que nous connaissons la nature des hommes politiques de chez nous. Tous des sorciers. Ils arrivaient à vous soûler avec des paroles plus sucres que le vin de palme fraîchement récolté et pendant que vous vous laissiez bercer par leur ronron de ces belles paroles, ils avaient vite fait de grimper sur votre dos pour atteindre le mat de cocagne qu'ils convoitaient et une fois là haut, riches et bien gavés ils vous pétaient dessus. »* ([24])

Cette remarque est très similaire à celle de la femme qui s'est fait tabasser par les miliciens qui étaient avec le politicien lors de la propagande et du recrutement des autres miliciens dans les quartiers à majorité Dogo-Mayi. En effet, elle disait que les politiciens ignorent le peuple quand ils n'ont pas de problèmes, mais qu'ils viennent semer la zizanie quand ils sont aux « abois » pour se maintenir au pouvoir.

Tout au long du roman, tous ceux qui ont pris la parole ne manifestent aucun sentiment d'amour ou une sympathie quelconque envers les politiciens. Pour le peuple, la responsabilité de ses malheurs revient à ces derniers. Ils sont la source des maux dont il souffre. Assoiffés de richesse et ambitieux du pouvoir, ce sont des assassins machiavéliques qui marchent sur des cadavres pour atteindre le plus

[24] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 101.

haut sommet. Ce sont eux qui envoient leurs miliciens pour torturer le pauvre peuple. Les dirigeants ne contrôlent pas leurs armées et celles-ci ne diffèrent des milices que par le port de l'uniforme.

Le peuple réduit à la misère et à l'errance se voit payé de la sorte par la stupidité des politiciens. Laokolé, l'héroïne du roman, les traite d'aventuriers qui ne savent pas ce qu'ils font :

> *« Après la mort de papa et ce qui lui était arrivé, maman me répétait toujours que c'était la politique qui avait tué le pays et nous tuait. Je crois qu'elle se trompait puisque, en Australie, on faisait la politique, en France on faisait la politique, en Suède et en Amérique aussi., pourquoi cela n'avait-il pas tué ces pays ? Leurs enfants ne continuaient-ils pas à aller à l'école ? Ne passaient-ils pas leur bac ? Peut-être la politique était comme une voiture sur une route, tout dépendait de la qualité du chauffeur. Je n'ai jamais rencontré un homme ou une femme politique de ma vie ; si je m'en sors (...) je jure de poser cette question au premier que je croiserai : Messieurs les hommes politiques, savez-vous ce que vous faites ?»* ([25])

Les politiciens africains sont assimilés aux mauvais conducteurs. Sinon Laokolé n'arrive pas à comprendre cette politique qui appauvrit le pays plus qu'elle ne le développe, qui tue les citoyens plus qu'elle ne les protège. Elle se donne des exemples sur l'Europe, l'Amérique et l'Australie. Là aussi on fait la politique, on applique la démocratie. Mais on ne s'entretue pas pour contempler des cadavres et voir le peuple réduit à l'état de réfugiés ou de déplacés comme cela a été le cas au Rwanda, au Congo, au Libéria, en Sierra Léone, au Burundi, un peu partout en Afrique.

Pour le peuple africain, le mensonge, la criminalité, l'ignorance, l'escroquerie, l'ingratitude ... tout cela concourt au portrait moral du politicien. C'est une personne digne de haine et de mépris, une personne amorale qui a tant de défauts. Il est la source des maux et des malheurs qui rongent les sociétés africaines.

---

[25] Id. p. 250.

C'est ainsi que la politique des Africains manque de transparence. Elle est fondée sur le mensonge et la malhonnêteté, elle détruit les nations au lieu de les promouvoir.

Les politiciens ont déjà semé, par leurs enseignements divisionnistes, la haine parmi le peuple, ils lui ont appris à se distinguer su base régionale, ethnique ou tribale, ils l'ont manipulé et ont corrompu la jeunesse. Ils ont suscité la révolte suite à la diabolisation et ils ont consolidé le mensonge. La tension qui règne entre eux se répand parmi le peuple. D'un moment à l'autre, toujours sous l'initiative de ces mêmes politiciens, le pays peut prendre feu, la guerre peut éclater.

CHAPITRE II. LA GUERE CIVILE

Actuellement dans beaucoup de pays africains, le sang coule. Les compatriotes ne s'entendent plus, ils s'entredéchirent. Les guerres civiles s'intensifient, on dirait une épidémie qui se répand sur un territoire pour décimer la population. La haine entre les enfants d'une même mère qu'est la patrie a ravi la place à l'unité nationale pour instiller la division. Le rire et le plaisir ont été remplacés par des pleurs et des malheurs.

L'Afrique de nos jours est un champ de bataille où plusieurs nations du monde, poussées par certains intérêts, s'affrontent. C'est ainsi que les guerres renaissent et se pérennisent pour continuer à ensanglanter le pauvre continent beaucoup plus que les autres. Laurent MURAWIEC a déjà fait ce constat et s'exprime là-dessus dans son ouvrage au titre prospectif *La guerre aux XXIè Siècle :*

> *« La guerre comme moyen de régler les antagonismes qu'aucun mécanisme ne permet de conclure par voie de compromis, continuera d'ensanglanter l'Afrique. La misère continuera de causer de vastes migrations. L'Afrique est le théâtre d'une longue crise de stabilisation, une guerre de trente ans et plus, déclarée par aucun mais pratiquée par tous .»*([26])

La situation de crise se consolide en Afrique. Le peuple continue à en souffrir alors que les bénéficiaires jouent chacun son rôle pour pérenniser cette situation désastreuse.

II.1. Les auteurs de la guerre

La guerre qui prévaut en Afrique est une guerre dite « civile ». Ce n'est pas un pays qui attaque un autre, mais plutôt des compatriotes qui se croient être en conflit et se lancent dans une guerre fratricide, comme celle des Mayi-Dogos et des Dogos-Mayis.

---

[26] MURAWIEC, (L.) , *La guerre au XXIè S*, Paris, Odile Jacob,2000,p.38.

II. 1.1. La part des puissances étrangères

Rares sont les pays africains qui fabriquent des armes à feu. Les puissances étrangères disposent des industries ad hoc et viennent en Afrique pour y chercher le marché d'écoulement. De plus, elles ont des compagnies pétrolières, diamantifères qui s'approvisionnent sur ce pauvre continent. Dans un pays multipartite, par exemple, une puissance s'intéresse à un « homme politique ». A son tour, il doit accepter la collaboration et, le plus souvent, la coopération économique vient en tête de l'accord qu'ils signent. La puissance étrangère derrière et le politicien en avant déclenchent le conflit politique avec le pouvoir en place. Pour gagner le soutien du peuple, ils évoquent le volet tribal ou régional.

Dans *Johnny Chien Méchant,* un Européen bien avisé, interviewé à propos de la guerre civile qui prévaut et oppose les Mayi-Dogos aux Dogo-Mayis, donne cette remarque :

> *« Il faut sortir du schéma erroné et stéréotypé qui réduit tous les conflits en Afrique et une guerre tribale, en un règlement de comptes entre tribus vengeant des haines séculaires (...) si vous allez au niveau du petit peuple, il n'y a pas de tels conflits puisqu'ils vivent tous la même misère. Dans tous ces conflits, si vous regardez bien, vous trouverez d'abord les grands compagnies pétrolières et diamantifères qui manipulent les hommes politiques .... »*([27])

Au moment même où le pays est en pleine crise, il héberge déjà des hauts fonctionnaires internationaux, essentiellement des Européens et des Américains tel le directeur de l'agence locale de la plus grande compagnie pétrolière du pays. Celui-ci déclare qu'il allait chez le chef d'Etat sans rendez-vous, du moins quand ce pays avait encore un « semblant » d'Etat.

Ce fonctionnaire est plein d'orgueil. Il va même jusqu'à demander à Tanisha, la responsable du HCR, de ne pas le traiter comme un réfugié indigène. Il exige plus e préséance. La réponse de

[27] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 242.

Tanisha témoigne déjà de sa colère et du manque d'une quelconque sympathie envers lui :

> *« Vous croyez m'impressionner parce que vous êtes le directeur local de la plus grande compagnie pétrolière du pays ? Je m'en tape comme une papaye pourrie. J'ai bien plus de soucis et de respect pour ces réfugiés ici que pour vous, si vous voulez savoir. Vous vous foutez de ce pays ? Mais qui ne le sait pas ? Argent, argent, argent, pétrole, pétrole, pétrole, diamant, diamant, diamant ! Je n'ai jamais pensé qu'un expert bien payé comme vous est un humanitaire. »*([28])

Ce directeur ainsi que d'autres expatriés blancs seront évacués de ce pays qu'ils qualifient de « merde » mais avec l'espoir de revenir pour pomper le pétrole et tirer des plans d'ajustement structurel, quand ces tribus auront cessé de se massacrer.

Les puissances étrangères ont des intérêts qu'elles cherchent en Afrique. Et, pour elles, la vie des indigènes importe peu par rapport aux richesses naturelles dont regorge cette dernière. C'est pourquoi elles manipulent les politiciens africains qui, à leur tour, pour gagner le soutien du côté du peuple, s'adonnent à enseigner la haine et la division. Ce qui conduit les nations africaines vers le pire.

II.1.2. La part des politiciens

Les politiciens tous ensemble, qu'ils soient de l'opposition ou de la mouvance du pouvoir en place, ont un rôle important dans le déclenchement et l'enclenchement d'une guerre civile dans un pays. Ce sont eux qui, en premier lieu, prêtent une oreille attentive aux puissances étrangères ainsi qu'à leurs grandes sociétés qui spéculent sur des avantages politico-économiques. Ils se laissent manipuler. A leur tour, ils s'adonnent à des actions de grande envergure dans le pays.

---

[28] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 176.

II.1.2.1. Le rôle du pouvoir en place

Les hommes au pouvoir, dans la plupart des cas, entendent s'y maintenir. Ils veulent garder la direction des affaires du pays souvent même dans des circonstances injustifiables.

Dans le roman dont il est question, le conflit éclate après les élections dites démocratiques. L'opposition qui s'y présente sous la bannière du « Mouvement pour la libération démocratique du peuple » prétend avoir gagné ces élections. Le pouvoir en place qui met en avant le « Mouvement pour la libération totale du peuple » refuse de reconnaître cette victoire et, par conséquent, de céder la place.

Ainsi l'opposition juge les élections « truquées » alors que le pouvoir en place les déclare démocratiques et transparentes comme le dit le narrateur :

> *« Lorsque les combats avaient commencé, nous, on savait seulement que, comme d'habitude, deux leaders politiques se battaient pour le pouvoir après des élections que l'un disait truquées et que l'autre disait démocratiques et transparentes .»* ([29])

Puisque, selon l'opposition, les élections étaient « truquées », il fallait que le pouvoir en place, pour persuader son adversaire, opte, par exemple, pour la réorganisation de celles-ci. Mais bien au contraire, il se met à recruter des miliciens sur base tribale : les jeunes Mayi-Dogos dits « Tchétchènes » et les mercenaires israéliens qui amènent de nouvelles armes.

Le pouvoir en place et ses politiciens n'ont pas agi en hommes responsables, pacifistes et conscients. Ils ont opté pour la guerre, ils l'ont favorisée et entretenue au lieu de l'éviter. Ils ont utilisé les moyens dont disposait la nation pour la détruire.

II. 1.2.2. Le rôle de l'opposition

Si le pouvoir en place a l'habitude de refuser la victoire de son adversaire lors des élections, l'opposition n'assume pas non plus souvent aussi facilement la responsabilité de son échec.

---

[29] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 101.

Rien ne nous dit que le « Mouvement pour la libération démocratique du peuple (le MLDP) » avait gagné ou perdu les élections. Mais pour le chef de ce mouvement, ils avaient remporté la victoire et on n'avait pas besoin d'autres preuves.

Après la diabolisation du pouvoir en place, le chef dudit mouvement, le MLDP, essaie de révolter la population contre ce dernier qu'il qualifie de « Mayi-Dogos » et l'incite à la violence comme nous le prouve le passage ci-après :

> *« C'était grave, il fallait que tous les gens de notre région -majoritaire dans notre quartier- prennent les armes pour chasser ce président et donner aux gens de sa tribu, les Mayi-Dogos, une leçon qu'ils n'oublieraient jamais . »* ([30])

Le chef du MLDP continue à attiser la haine. En effet,, la population de sa région est menacée. Il faut alors qu'elle prenne garde pour se venger dans les meilleurs délais sinon elle sera totalement tuée par les Mayi-Dogos :

> *« Il nous faut venger notre région, avait-il martelé, car si nous ne faisons rien, ces rats puants des Mayi-Dogos nous tueront tous nos femmes, nos enfants, nos poulets et nos cabris .»* ([31])

Ainsi, les jeunes Dogo-Mayis vont s'organiser pour former une milice baptisée les « Mata-Mata » et, comme le pouvoir en place, le leader du MLDP récupère le reste de l'armée nationale fragmentée. La guerre va s'entretenir jusqu'à ce que le président Mayi-Dogo soit chassé du pouvoir.

II. 2. L'organisation des forces

Les forces s'organisent sur une base aussi bien régionale que tribale. Le pouvoir en place qui vient de recruter les Tchétchènes, de jeunes Mayi-Dogos comme milice pour combattre en sa faveur, assiste

---

[30] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 102.
[31] Id. p. 103.

avec enthousiasme à l'éclatement de l'armée nationale dont il va récupérer les éléments de sa région et de sa tribu.

Le chef du MLDP s'intéresse lui aussi aux gens de sa tribu : les Dogo-Mayis. Il va récupérer, selon le même paramètre, une partie de l'armée nationale.

Celle-ci, qui défendait toute une nation, vient de disparaître complètement. Il ne reste que l' « armée » d'une tribu ou d'un individu. Les militaires se rangent chacun derrière un chef de guerre avec lequel ils ont des affinités tribales et régionales et s'identifient aux rebelles puisque combattant déjà ensemble et pour les mêmes motifs. Cet état de choses pousse Jean-Marie Sindayigaya à conclure que les armées en Afrique sont des milices quand il s'exprime à propos du conflit entre Kolingba et Patassé en Centrafrique dans son ouvrage *Grands Lacs : Démocratie ou Ethnocratie ?*

> *« En Centrafrique, il s'agit de la contestation d'un président qui n'est pas Yakoma, 70 % des officiers sont Yakoma dont le propre fils de Kolingba. Les armées en Afrique sont des milices ... on ne peut pas accepter que les mutins contestent la légitimité d'un chef d'Etat élu ».* ([32])

Même Chien Méchant, jeune rebelle, met en doute la « régularité » des militaires issus de l'armée nationale. Selon lui, ils ne diffèrent en rien des miliciens :

> *« Par « soldat », Giap voulait dire les militaires de l'armée régulière car nous on nous appelait soit des supplétifs de l'armée soit par nos noms de guerre comme celui des Mata Mata qui était le nôtre. D'ailleurs à part leurs uniformes, je ne vois pas ce qu'ils avaient de plus « réguliers » que nous (...) on combattait les mêmes ennemis, on avait les mêmes fétiches, on faisait les mêmes choses aux prisonniers et prisonnières que nous capturions et puis on pillait sur le même territoire. »*([33])

---

[32] SINDAYIGAYA (J.M.), *Grands Lacs : Démocratie ou Ethnocratie*? Paris, L'Harmattan, 1998,P. 243.
[33] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, pp. 72-73.

Les forces des deux parties sont des éléments rassemblés sur une base tribale ou régionale auxquels on ajoute des mercenaires étrangers. Les combattants ont une mission qui leur est assignée par leurs camps respectifs.

II. 3. Les missions assignées aux combattants de l'opposition

Les parties en conflit le sont à cause du pouvoir. Les autorités en place ne veulent pas quitter la direction des affaires du pays alors que l'opposition souhaite un changement pour pouvoir s'y installer à son tour. La mission primordiale est donc d'opérer un changement.

II. 3.1. Opérer un changement

Les autorités en place doivent être chassées. Pour y parvenir, les combattants de l'opposition se donnent corps et âme. Les Mata Mata vont montrer leur courage. Pour se rendre maîtres du pays, ils doivent d'abord prendre la radio et la télévision nationales. Ils y parviennent et se scindent alors en quatre petits commandos pour contrôler beaucoup de quartiers de la capitale. C'est ainsi que Huambo, Kandahar, Koweït et Sarajevo, quartiers à majorité Mayi-Dogos, seront envahis pour être contrôlés par le nouveau pouvoir.

Le changement vient d'être opéré. C'est alors que Giap, le chef des Mata Mata, va contacter le nouveau président qui vient d'accéder au pouvoir suite à leur action pour lui demander la prime de cent mille francs promise à chaque combattant au cas où ils y parviendraient. Comme cette somme ne peut être trouvée nulle part, on autorise alors un pillage de quarante-huit heures.

Giap proclame à la fois la victoire et l'autorisation dudit pillage à la radio :

> *« Ici c'est moi, général Giap, Nos vaillants combattants de la liberté se sont battus comme des lions et comme des buffles. Ils ont terrorisé l'ennemi qui a fui la queue basse. Victoire, la lutte continua ! Nous n'avons peur de rien. Nous les poursuivrons jusqu'au fond de la mer. Nous allons leur coller au derrière comme des morpions. Pour fêter cette victoire du peuple libéré, moi général*

Giap, avec l'accord de notre président, je vous donne l'autorisation de vous servir pendant quarante-huit heures .» ([34])

Le peuple est libéré mais on donne l'autorisation de piller ses biens. C'est un changement qui s'annonce très mal, qui apporte beaucoup de malheurs à ceux qu'il prétend libérer.

En plus du changement que les combattants doivent opérer en chassant le président Mayi-Dogo du pouvoir, il faut donner aux gens de sa tribu une leçon qu'ils n'oublieront jamais et en finir avec leur arrogance.

II. 3.2. Faire le génocide

Les quartiers de l'Est de la ville comme Huambo, Kandahar, Koweït et Sarajevo sont à majorité Mayi-Dogo. Kandahar, en particulier, sera attaqué à l'artillerie lourde en premier lieu, pour passer à l'assaut par après. Il faut en finir une fois pour toutes avec ces quartiers fief des Mayi-Dogos, nid des Tchétchènes.

Les miliciens et les militaires dits de l'armée « régulière » font un ratissage systématique des quartiers à majorité Mayi-Dogos.

Chien Méchant affirme ouvertement la cruauté avec laquelle ils entrent dans Kandahar :

« En tout cas, cette fois-ci, c'était la fin de Tchétchènes et de l'arrogance des Mayi-Dogos. Nous étions dans leur fief, nous allions leur donner une bonne leçon pour qu'ils comprennent une fois pour toutes qu'ils devaient laisser notre général président commander. » ([35])

Kandahar est connu comme le fief des Mayi-Dogos. Les combattants doivent donc abattre toute personne qu'ils rencontrent et surtout si elle est de sexe masculin et âgée de douze à quarante-cinq ans, comme l'affirme le narrateur du roman :

---

[34] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, pp. 72-73.
[35] Id. pp. 254-255.

« Nous avons continué à ratisser Kandahar, mètre carré par mètre carré, dynamitant les belles maisons, coupant les arbres fruitiers, abattant les chiens et les personnes de sexe masculin entre douze et quarante-cinq ans et évidemment, nous servant. Tout l'après-midi nous avons razzié, nous avons tué, nous avons volé, nous avons violé. Nous étions soûls de sang et de sperme. Dans tout le quartier résonnaient des cris de « Somba liwa » (c'est-à-dire la bourse ou la vie), des rafales, des grenades qui explosaient, des cris, des pleurs et des hurlements des chiens. »([36])

Les miliciens et les militaires enragés doivent tuer tous les Mayi-Dogos virils pour n'épargner que les femmes, les très jeunes enfants et les vieillards. Kandahar connaît tous ces malheurs puisqu'il et à majorité Mayi-Dogo. Chien méchant lui donne, par comparaison, une image horrible après ce ratissage :

« Kandahar était dévasté, exsangue, vide comme un champ de mil après le passage d'une nuée de criquets ou comme ce qui reste de la carcasse d'un éléphant après une attaque des fourmis magnans. » ([37])

Les combattants se révèlent trop cruels. Ils sont « soûls » de sang. Ils n'ont ni compassion ni pitié lorsqu'il faut « donner la mort ». Ils sont comme des animaux féroces.

[36] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 272.
[37] Id. p. 274.

II. 4. Les caractéristiques des combattants

Les combattants sont pour la plupart des enfants poussés dans la guerre à un très jeune âge. Johnny Chien Méchant lui-même, bien qu'il soit à la tête d'un petit commando, ne dépasse pas seize ans. Il conduit d'autres adolescents illettrés comme Petit Piment, Mâle-lourd, Piston et consorts. Celui qui prétend être le plus âgé, c'est le chef des Mata Mata, le général Giap, qui n'a que vingt-cinq ans. Les noms successifs qu'ils se donnent et les actions qu'ils mènent relèvent souvent d'un amusement infantile. Ainsi, leurs attitudes se limitent à la brutalité et à l'indiscipline d'enfants mal élevés.

II. 4.1. La brutalité

Ces jeunes combattants sont très brutaux. Souvent, ils mènent des actions aussi irréfléchies qu'insensées. Ils ont l'habitude de tirer sans sommation, de tirer dans le tas. Tuer et maltraiter la population est un plaisir pour eux et beaucoup de scènes le montrent.

Lorsque Chien Méchant et ses acolytes voulaient empêcher les réfugiés d'aller chercher asile dans les enceintes du HCR, les jeunes combattants se sont mis à tirer dans le tas :

> *« Tirer. Nous l'avons d'abord fait en l'air mais cela n'a pas arrêté ces chercheurs d'asile. J'ai alors carrément tiré dans le tas et aussitôt le reste de mon commando a suivi. Au début les gens ne comprenaient pas ce qui se passait et, emportés par leur élan, continuaient à se ruer en avant, piétinant les corps qui jonchaient déjà le sol, fauchés par nos balles (...) je pensais que le pouvoir était au bout du fusil, qu'avec une arme on pouvait tout régler, on était le maître du monde, mais là, j'avais beau tirer, nous avions beau tuer, les gens avançaient toujours .»* ([38])

Chien Méchant raconte cette scène sans souci ni remords. Tirer sur une population innocente composée de femmes et d'enfants lui fait plaisir. Les enfants soldats se comportent presque toujours de la même

[38] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 148.

façon. Béatrice Umutesi, dans son ouvrage *Fuir ou mourir au Zaïre*, nous raconte une scène similaire à celle de Chien Méchant. En effet, on est au Congo Démocratique et, un « Kadogo », c'est-à-dire un enfant soldat, après avoir maltraité un étudiant de son pays qu'il vient de reconnaître, s'amuse en tirant sur la foule des fuyards :

> *« La première personne qu'il rencontra fut un Kadogo de sa connaissance. Le gamin était armé jusqu'aux dents. Il voulait savoir ce que l'ex-étudiant faisait encore à Bukavu et pourquoi il ne rentrait pas au Rwanda. Il voulait répondre, le jeune soldat se mit à le gifler et à continuer son interrogatoire. Il fut sauvé par l'arrivée d'un autre Kadogo qui venait avertir son copain qu'un groupe de fuyards arrivait et qu'ils allaient encore s'amuser. Le premier Kadogo oublia momentanément l'ex-étudiant pour courir à son jeu préféré qui était de tirer indistinctement à la mitrailleuse sur la foule des enfants, des femmes et des hommes qui fuyaient les combats ».* ([39])

En plus des tueries auxquelles ils s'adonnent, les enfants soldats font subir des tortures honteuses et des traitements inhumains à leurs prisonniers et prisonnières. L'exemple frappant est celui de la torture que Pili Pili, le futur Giap, faisait subir aux vieilles femmes avant de les violer comme nous le raconte Chien Méchant :

> *« Son nom de guerre était Pili Pili. Pili Pili pare que sa torture préférée est de frotter les yeux des prisonnières que nous faisions avec du pili pili (...). Il les prenait, il frottait leurs yeux avec de la poudre ou de la sauce de piment qu'il avait préparée lui-même et arrachait leurs vêtements et pendant que les prisonnières criaient, se frottaient les yeux et se convulsaient sous la brûlure du piment, il se bidonnait, il se gondolait jusqu'à avoir les larmes aux yeux. Quand il les voyait rouler par terre, se contorsionner et agiter leurs fesses nues comme si elles*

[39] UMUTESI, (B.), *Fuir ou mourir au Zaïre*, Paris, L'Harmattan, 2000, p.228.

dansaient une danse inventée par le diable, alors là, il se mettait à bander fort comme un taureau ». ([40])

Ce traitement infligé à ces femmes est humiliant mais, nos jeunes et turbulents soldats, qui sont encore trop curieux, éprouvent bien du plaisir face à cette humiliation.

Chien Méchant et son copain Caïman ont, eux aussi, violé la toute première fille qu'ils avaient faite prisonnière d'une façon honteuse et humiliante et Chien Méchant n'éprouve même pas de honte lorsqu'il est en train de le raconter :

« Caïman est mon copain et il se range toujours de mon côté chaque fois qu'il y a bisbille et je lui rends la pareille en ne le laissant jamais tomber. C'est avec moi qu'il a partagé la première nana que nous avions faite prisonnière lors d'une razzia chez les Tchétchènes, tandis que je tenais planquées au sol les jambes écartées de la femme, lui il pompait et puis vice versa nous avons échangé les rôles ». ([41])

Une personne prudente, mûre, qui réfléchit avant d'agir ne peut pas se livrer aux actes aussi ignobles. Souvent cette brutalité tourne très mal pour eux-mêmes. Ils s'entretuent pour une parole de travers ou pour un butin mal partagé.

II. 4.. L'indiscipline

En plus de la brutalité qui caractérise ces combattants, il y a aussi l'indiscipline qui les pousse à ne pas se respecter et à ne pas respecter le peuple et ses biens pour lesquels ils se déclarent combattre.

II. 4.2.1. Le viol des femmes et des filles

A analyser les exactions que commettent ces combattants, on dirait qu'ils sont des obsédés sexuels. Plusieurs filles et femmes ont été leurs victimes.

---

[40] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 17-18.
[41] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, pp. 56.

Au moment de la prise de la radio et de la télévision, Chien Méchant se heurte contre Tanya Toyo, la journaliste vedette qu'il enviait naguère. Il succombe devant la beauté de celle-ci bien qu'elle soit plus âgée que lui. Il ne parvient pas à se retenir. Il se décide à la violer là même au studio, sous les yeux du technicien qui était avec elle. Voici comment il a procédé :

> *« Je lui ai dit d'enlever son grand boubou, son pagne et son soutien car je voulais voir ses seins. Elle m'a regardé sans réagir (...). J'ai arraché le grand boubou et déchiré son soutien gorge. Elle ne résistait plus, elle se laissait faire (...) j'ai enfin fait sauter son slip et j'y suis allé là dans le studio (...) j'ai pompé, pompé la belle Tanya Toyo. Je crois même qu'elle aimait cela puisqu'elle pleurait de plaisir, ne s'agitait plus et me regardait froidement, les yeux ouverts comme si elle était dans un autre monde. Je l'ai retournée et l'ai chevauchée par derrière. Avec elle c'était pas pareil qu'avec les autres. »* ([42])

Il se glorifie de cet acte et préfère même que les caméras de la télévision soient en marche pour que tous ses copains et même Giap, son chef, voient vraiment qu'il a fait l'amour avec Tanya Toyo.

Il est plein d'indiscipline et éhonté puisque quelqu'un qui se respecte ne peut pas accepter de coucher avec des femmes beaucoup plus âgées que lui, encore moins au vu et au su de tout le monde.

Ces combattants pratiquent aussi quelquefois le viol à tour de rôle. Madame Ibara sera violée chez elle, devant son mari par Chien Méchant, Piston et Petit Piment. Ils l'accusaient de traîtrise puisqu'elle, une Dogo-Mayi, a accepté d'épouser Ibara, un Mayi-Dogo. Mais cela n'est qu'un prétexte. Ce qui suscite essentiellement chez ces enfants soldats l'envie de la « baiser », c'est qu'elle est à la fois une intellectuelle -elle est, en effet, professeur au Lycée- et la femme d'un grand, le richissime homme du pays, Ibara. Chien Méchant nous raconte avec vantardise cette scène :

---

[42] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 36.

« Et puis en regardant la femme de M. Ibara étalée par terre, j'ai eu l'envie de baiser la femme d'un grand. Je me suis précipité sur elle, comme ça, soudainement. Très vite, il ne me restait plus que son slip à arracher (...). J'ai cavalé, j'ai pompé, pompé. Je baisais la femme d'un grand. Je me suis senti comme un grand. Je baisais aussi une intellectuelle pour la première fois de ma vie. Je me suis senti plus intelligent. Enfin, j'ai lâché ma décharge. « C'est mon tour », a crié Petit Piment dès qu'il m'a vu me relever. Il était tellement excité à l'idée de baiser la femme d'un grand, riche et connu (...). Piston dont le regard brûlait aussi d'envie a crié : « Eh laisse-moi faire » (...) il a plongé son truc là où il fallait. Probablement trop habitué à enfoncer des vis avec un tournevis, il ne pompait pas en avant et en arrière comme tout le monde, mais ses fesses vrillaient comme s'il enfonçait un tire-bouchon dans les entrailles de la femme. » ([43])

Ce viol à tour de rôle a traumatisé Ibara qui pleurait « littéralement ». Rien ne peut humilier plus un homme que d'humilier sa femme en sa présence alors qu'il est parfaitement dans un état d'impuissance totale.

Ce genre de viol traumatise également les victimes elles-mêmes. Alain Mabanckou, dans *Les Petits-fils nègres de Vercingétorix,* nous présente un cas pareil. Christiane, accusée comme Madame Ibara d'être traîtresse pour avoir épousé un nordiste, Gaston, alors qu'elle est sudiste, a été violée par les petits-fils nègres en guise d'administration d'une correction après l'enlèvement de son mari. Hortense Iloki, la narratrice du roman, nous raconte la scène :

« Son corps appartenait à une bande d'hyènes pestilentielles. Elle vit la moustache du supérieur se rapprocher de son visage pour l'embrasser goulûment avec cette odeur forte qui émanait de sa bouche. Elle voulait mordre cette chair immobilisée dans son palais, mais les forces l'avaient abandonnée depuis longtemps.

[43] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 269-270.

Et l'homme la désacralisa et en répétant « traîtresse » jusqu'au moment où il libéra un râle bestial de jouissance, se releva gai et soulagé, le pantalon kaki au niveau des chevilles. Il donna l'ordre à un autre homme, puis à un autre encore de répéter la même besogne .» ([44])

Cette désacralisation a tellement marqué Christiane qu'elle a connu un dégrisement tant moral que physique.

Dans *Johnny Chien Méchant,* d'autres cas de viol s'observent sur ce qu'on avait appelé « le couloir humanitaire » et les « barrières de filtration ». Ainsi, par exemple, Léa Malanda, une réfugiée qui était venue du village avec son mari et leur fillette de douze ans, fut violée par sept soldats, alors que beaucoup d'autres s'en prenaient à cette gosse à côté d'elle, sans souci ni honte après avoir assassiné son mari.

Léa Malanda en souffre fort et pleure à la fois pour son époux et pour sa fille à laquelle les soldats peuvent avoir communiqué plusieurs maladies sexuellement transmissibles et qui, pour ce fait, n'aura plus un homme qui voudra d'elle.

II. 4.2.2. Le pillage

Pour s'enrichir, les combattants procèdent au pillage. Après la fuite de la population, ils entrent dans des maisons et des magasins pour prendre tout ce qui leur plaît.

Souvent ils inventent et trouvent des prétextes pour piller comme on en trouve pour noyer son chien. Ainsi, par exemple, le commerçant libanais Tomla mérite d'être pillé parce qu'il a une photo du président actuel dans son magasin. Or, cela relève d'une loi édictée par la Chambre de commerce, à savoir que tout commerçant doit avoir dans son magasin la photo de Son Excellence le Président de la République. Les combattants du MLDP vont le battre sérieusement et piller son magasin.

Certains pillages sont même autorisés en guise de récompense pour les combattants. C'est le cas de celui de quarante-huit heures annoncé par Giap, par exemple, pour se substituer à la prime de cent

[44] MABANCKOU, (A.), *Les Petits fils nègres de Vercingétorix*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2002, p. 26.

mille francs promis à chaque combattant pour avoir conquis la radio et la télévision nationales.

Après l'attaque des quartiers à majorité Mayi-Dogos, en l'occurrence Kandahar, le pillage général a aussitôt commencé comme nous l'apprend Chien Méchant :

> *« De tous les quartiers fidèles à notre président déferlaient des miliciens, des soldats de l'armée régulière et des pillards. Redondance inutile, j'aurais dû tout simplement dire pillards, car tous étaient des chacals et des hyènes sortis de leurs tanières, attirés par l'odeur du sang et de la rapine ».* ([45])

Tous ces combattants qu'ils soient de l'armée dite régulière ou des miliciens sont guidés par un même objectif : le pillage. D'ailleurs, sur ce point, Chien Méchant reconnaît que les soldats de l'armée régulière sont plus efficaces par rapport aux miliciens. En effet, ils ont de gros engins que ces derniers n'ont pas, des bahuts, des canons gros calibre pour ouvrir une brèche dans le mur d'une maison et même des grues pour soulever des objets trop lourds.

Si on analyse l'intention de Chien Méchant, il semblerait qu'il souhaite la continuation de la guerre puisqu'elle lui permet de s'enrichir. Il est heureux quand il regarde « toutes les richesses » qu'il a accumulées à cause de la guerre. C'est ainsi qu'il se met à la recherche incessante de Giap pour qu'il lui confie d'autres missions. Sans tarder il sera envoyé aux « barrières de filtration » là où il va continuer à manifester sa méchanceté.

II. 4.3. La méchanceté

Les combattants sont si méchants qu'ils restent sourds aux prières des innocents. Ils ne font que tuer sans sommation tout au long de leur parcours.

Chien méchant et son équipe vont tuer un enfant de onze ans qui avait perdu sa mère dans la « pagaille ». En effet, c'était l'un de ces petits colporteurs qui vendent de petits articles dans les quartiers. Cet enfant portait un panier dans lequel il y avait des fruits comme des

[45] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 254.

oranges, des papayes, et des bananes. Il les suppliait de ne pas le tuer et, chose étonnante, il avait reconnu Lovelita, sa voisine, qui était avec eux. Les miliciens dont Chien Méchant, l'amant de Lovelita, finissent par tirer sur l'enfant et mangent ses fruits pour jeter sur sa dépouille mortelle des épluchures.

Aux barrières de filtration, les combattants s'en prenaient aux enfants alors que leurs parents les suppliaient de leur laisser la vie sauve, en essayant même de leur donner de l'argent. Souvent, enragés, ils prenaient cet argent et la vie de ces pauvres enfants, comme l'affirme Chien Méchant :

> *« Il fallait assurer la sécurité du pays. Certains avaient la vie sauve quand leurs parents nous offraient de l'argent en nous suppliant mais plus souvent on prenait et l'argent et la vie de leurs chers enfants .»* ([46])

En outre, nous apprenons que les militaires dits de l'armée régulière avaient tué le père de Laokolé et fracturé les jambes de sa mère puisqu'ils venaient de surprendre celle-ci en train de cacher quelques graines de riz pour ses enfants lors d'un pillage.

Chien Méchant est animé d'une méchanceté qui le pousse souvent à de la vengeance non fondée. Nous pouvons retenir, par exemple, celle dirigée contre Laokolé, qui finit par le tuer, parce qu'elle avait protégé par son corps un enfant qu'il voulait assassiner sans raison valable. Il prend cela pour une humiliation et il voudra se venger à tout prix.

Les combattants sont pleins de tous les défauts possibles, ce qui pèse lourd sur la population laissée à elle-même, sans défense ni secours. L'opinion internationale, semble-t-il, fait la sourde oreille aux pleurs de cette pauvre population livrée aux mains des assassins.

II. 5. Attitude de l'opinion internationale

L'opinion internationale ne s'intéresse pas beaucoup aux Africains, comme nous révèle l'introduction de la journaliste belge, Katelijne, lorsqu'elle voulait interviewer Laokolé et son amie Mélanie.

---

[46] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 257.

Seules les richesses naturelles de l'Afrique, comme le diamant, le pétrole, importent et attirent la curiosité du monde entier.

> *« Le monde entier ignore la tragédie qui se déroule ici. Une guerre civile atroce qui a fait près de dix mille morts, un demi-million de déplacés ou de réfugiés, une situation humanitaire catastrophique et pas un mot dans les médias américains ni européens. Evidemment, ce n'est ni le Kosovo ni la Bosnie. L'Afrique c'est loin n'est ce pas ? Qui s'occupe de l'Afrique ? Le coltan d'accord, le pétrole, le diamant, le bois, les gorilles. Oui, les hommes ne comptent pas, ce ne sont pas des Blancs comme nous. »* ([47])

Quand les pays africains sont plongés dans des guerres civiles, les gouvernements des puissances étrangères et les Organisations Non Gouvernementales devraient intervenir pour empêcher le massacre et apaiser la misère des populations en danger. Mais souvent, ils tournent le dos à ces malheureux.

II. 5.1. Les gouvernements des puissances étrangères

Les gouvernements des puissances étrangères ont des moyens suffisants. Ils peuvent s'interposer et empêcher les belligérants de menacer la population innocente. Mais, dans la plupart des cas, ils s'organisent pour protéger leurs expatriés et les évacuer si cela s'avère nécessaire. Dans le roman qui nous occupe, les expatriés blancs avaient cherché asile dans les enceintes du Haut Commissariat pour les Réfugiés (HCR). Les réfugiés, à leur tour, s'y rendent pourchassés par les militaires et les miliciens. Les autorités, qui viennent de gagner la guerre, lancent un ultimatum selon lequel les responsables du HCR doivent chasser les réfugiés parce que, parmi eux, il y aurait des Tchétchènes ou bien qu'ils acceptent d'être attaqués en même temps et ensemble.

Face à cet ultimatum, l'Union Européenne organise une opération pour sauver les expatriés blancs. Les combattants du pouvoir en place, qui avaient encerclé les enceintes du HCR, seront bombardés

---

[47] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, pp. 168-169.

par des hélicoptères. Les expatriés blancs seront alors évacués dans des pays sans guerre.

On refuse pourtant d'embarquer les Africains, même ceux qui avaient longtemps travaillé dans des ambassades européennes. A la question du journaliste de la BBC Afrique de savoir pourquoi ce refus de sauver, ne fût-ce que quelques Africains, alors qu'il y avait moyen, le colonel chargé de cette mission donne une réponse décourageante :

> *« Ecoutez, nous, nous sommes des militaires et ce sont des hommes politiques qui décident. Notre ordre de mission était clair : évacuer nos compatriotes en danger. Mais si je peux me permettre de parler en mon nom personnel, je peux vous dire que notre pays ne peut pas à lui seul résoudre toute la misère du monde. Ce n'est pas nous qui avons demandé à ces gens de s'entretuer .»*([48])

Même colonel affirme pourtant que s'il y'avait encore une menace sur des Occidentaux, en général, et sur des Européens, en particulier, et quelle que soit leur nationalité, les paracommandos, qui avaient réalisé l'opération , seraient prêts à intervenir dans les mêmes conditions de sécurité et d'efficacité.

Béatrice Umutesi nous raconte aussi un cas similaire lors de sa fuite vers le Congo Démocratique quand le Front Patriotique Rwandais (FPR) avait attaque le Rwanda. Les militaires français ont refusé de déplacer au moins un seul réfugié rwandais pour l'amener vers un pays sans guerre :

> *« En cours de route, nous avons croisé des camions militaires français venus évacuer les expatriés et leurs conjoints rwandais vers des pays sans guerre. Les camions étaient aux trois quarts vides. Nous avons crié aux militaires français de nous amener avec eux non pas au Kenya ou en France mais à quelques kilomètres plus loin. En réponse à nos gestes suppliants ils nous firent un petit signe de la main et la file des véhicules vides s'éloigna .... »* ([49])

---

[48] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 227.

[49] UMUTESI, (B.), *Fuir ou mourir au Zaïre*, Paris, L'Harmattan, 2000, p.60.

Les gouvernements des puissances étrangères se soucient uniquement de leurs citoyens expatriés. Les militaires chargés de sauver ces derniers ont un ordre de mission clair. Ils ne peuvent pas se permettre de sauver au moins quelques Africains en les amenant dans des endroits sécurisés.

Ceux qui étaient venus pour évacuer une cinquantaine d'expatriés blancs avaient, en plus des hélicoptères, trois camions. Ils avaient donc de la place comme ces Français qui étaient au Rwanda. Pourtant, ils donnaient des coups de cross sur les mains de ceux qui tentaient de monter par force dans leurs véhicules presque vides.

C'est ainsi que Mélanie, essayant de monter dans le camion dans lequel avait pris place Katelijne, la journaliste belge qui avait sympathisé avec elle, a été brutalement frappée et repoussée par un militaire. Elle est tombée par terre et elle a été écrasée par un autre camion militaire qui venait de derrière.

II. 5.2. Les Organisations Non Gouvernementales (ONG)

Les ONG veulent travailler dans des conditions de sécurité. Si la situation se montre menaçante, elles ne tardent pas à plier bagages pour aller dans les pays sans guerre. Ainsi, la population en danger est laissée à elle-même, dépourvue de secours et de protection.

Les expatriés blancs ne vont pas partir seuls. L'équipe des casques bleus de l'ONU et des travailleurs du HCR, qui étaient sur place, va profiter de l'occasion pour s'en aller. Pourtant, Birgit, avant de partir, pose à sa collègue Tanisha, la responsable du HCR, la question de savoir qui va défendre les réfugiés, si l'ONU et le HCR ne le font pas. Elle ne tardera pas à répondre :

> *« La compagnie des casques bleus que nous avons ici n'a pas pour mission de combattre. D'ailleurs le capitaine Iqbal vient de me dire que l'ONU envisage leur évacuation .»* ([50])

Au lieu de renforcer cette compagnie pour qu'elle protège la population en danger, on envisage son évacuation. Evacuer des

---

[50] DONGALA, (E.), *Johnny Chien Méchant*, p. 178.

militaires avant de le faire pour les civils pendant la guerre c'est trop étonnant.

Chien Méchant connaît déjà leur comportement face à une menace. Ce qu'i s'est passé au Rwanda lui a servi d'expérience :

> *« Mais comme j'étais un intellectuel, je savais ce qu'était l'ONU, ouais j'avais entendu parler de cette organisation et de ses soldats. Ces derniers étaient neutres, ils ne faisaient pas la guerre, ils maintenaient la paix. Mais quand ça chauffait et que leur vie était menacée ou si tout simplement ils croyaient qu'elle était en danger, il fuyait et vous laissait tout seuls dans votre merde. C'est ce qui s'est passé au Rwanda .»* ([51])

Chien Méchant et son petit commando procèdent alors par la menace. Ils entrent dans les enceintes du HCR. Ils espèrent que ces derniers vont prendre la fuite et qu'après leur départ, les réfugiés se trouvent eux aussi acculés à quitter les enceintes du HCR tandis que les miliciens ont le temps de s'occuper des Tchétchènes.

Béatrice Umutesi a vécu une situation semblable au Congo Démocratique lors de la guerre qui opposait Kabila et les rebelles de l'Est du pays. Les ONG quittaient le camp laissant les réfugiés dans la misère et l'insécurité totale :

> *« Pour nous les réfugiés, les camps encore intacts étaient les seuls endroits où nous pouvions aller. Face à l'avancée des rebelles, les ONG humanitaires plièrent bagages, nous laissant dans le dénuement et l'insécurité totale. La destruction des camps des réfugiés était l'un des principaux objectifs des rebelles .»*([52])

Les ONG peuvent pourtant faire une pression sur les gouvernements des puissances étrangères pour qu'à leur tour ceux-ci fassent pression sur les parties en conflit. Déjà les gouvernements de l'Union Européenne avaient montré leur capacité en neutralisant les

---

[51] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 178.

[52] UMUTESI, (B.), *Fuir ou mourir au Zaïre*, Paris, L'Harmattan, 2000, p.126 .

combattant qui avaient encerclé le HCR pour sauver leurs citoyens. Il fallait alors qu' ils mettent en garde les belligérants sur le fait qu'il ne fallait pas attaquer un camp des réfugiés, surtout pas un domaine de l'ONU.

Les auteurs de la guerre restent au-dessus de la mêlée. Seul le peuple sans secours ni protection en paie le tribut et il est victime d'une situation qu'il n'a pas créée. Il en souffre tant moralement que physiquement.

CHAPITRE III : LES EFFETS DE LA GUERRE SUR LE PEUPLE

La guerre civile a été trop sanglante et a laissé des effets néfastes. Beaucoup de gens sont morts abattus par les combattants ou ont succombé aux divers accidents qui surgissent durant cette situation conflictuelle. D'autres ont disparu corps et âme sur le chemin de l'errance que leur imposait la fuite.

Les biens ont été détruits ou pillés et la vie des rescapés va de mal en pis. La misère s'aggrave sur ce continent qui la connaît déjà et ces pauvres gens tentent de s'adapter à ce nouvel état de chose. Ils changent de comportement et perdent souvent le patrimoine culturel. Malheureusement, la pauvreté continue à sévir dans les camps de réfugiés ou de déplacés et la misère peut se lire sur leurs visages.

III. 1. La vie misérable

La misère commence dès que l'on quitte ses biens pour sauver le plus précieux de tous : la vie. Dans la fuite, on ne prend que l'essentiel. C'est-à-dire ce qu'on est en mesure de transporter.

Les malheureux réfugiés, si le temps le permet, quittent la maison après avoir caché beaucoup de leurs biens. Laokolé et son petit frère Fofo, avant de partir, essaient d'enterrer dans une malle ce qu'ils ne peuvent pas transporter avec eux, en même temps qu'ils doivent traîner leur mère impotente dans une brouette.

Ils vont prendre fuite avec, chacun, deux paires d'habits et une seule paire de chaussures : celle qu'on porte et un petit ballot de provision. Ils pensent que la situation peut se rétablir après les quarante-huit heures de pillage général mais elle devient si complexe qu'ils ne peuvent plus revenir chez eux.

Comme c'est pendant la guerre, au moindre coup de feu, les fuyards jettent ce qu'ils ont pour aller plus vite. Cela arrive au groupe que forment Laokolé et sa famille sur le chemin de la fuite :

> *« Cette marée humaine fuyait vers le centre de la ville et, manque de pot, c'était la mauvaise direction : nous nous sommes heurtés aux troupes qui déferlaient (...) les coups de feu se rapprochaient. Les gens ne*

marchaient plus, ils couraient et me dépassaient presque tous. La plupart de ceux qui me dépassaient avaient jeté tout ce qu'ils portaient pour aller plus vite, afin de sauvegarder leur vie ou la vie de leurs enfants. Comme cette femme qui venait de me doubler, à peine m'avait-elle rattrapée , elle 'avait plus rien, pas de baluchon sur la tête ni de paquet au dos. » ([53])

Les fuyards arrivent à destination dans le dénuement total. Ceux qui ne meurent pas sous les balles vont succomber sous l'effet de la faim. Dans les camps des réfugiés, la misère se lit sur les visages. Chez les enfants, les maladies liées à la malnutrition ne tardent pas à se manifester comme le remarque déjà Laokolé dès ses premiers jours au camp installé en ville :

« J'ai trouvé une petite place sous une tente de plastique orange. Tout autour de moi des enfants maigres aux jambes gonflées d'oedèmes et au ventre ballonné, les cheveux décolorés et le visage prématurément vieilli par la malnutrition et la faim. C'était dur pour moi de regarder ces enfants dont on avait volé l'enfance. » ([54])

Les enfants sont tellement touchés dans ce camp que même ceux qui sont sélectionnés (on sous-entend ici les bien portants par rapport aux autres) comme vedettes lors de la visite du président, présentent des signes de malnutrition. Celui qui embrasse l'épouse du chef de l'Etat est une gamine « malingre » qui « flotte » dans les habits neufs dont on l'avait affublée et ses cheveux sont roux comme ceux d'un enfant atteint de kwashiorkor.

Chez les adultes aussi des signes de mauvaises conditions de vie se manifestent. Ainsi, par exemple, Laokolé elle-même a beaucoup maigri, ses cheveux sont désordonnés et elle porte des haillons. Les enfants comme les adultes souffrent des mauvaises conditions de vie dues à la guerre. Les maladies épidémiques dans les camps des

---

[53] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, pp. 60-61.

[54] Id. p. 333.

réfugiés font des ravages, comme l'affirme Béatrice Umutesi en parlant de ce qu'elle a vécu au Zaïre :

> *« Des épidémies de choléra et de dysenterie emportaient chaque jour plusieurs dizaines de personnes, surtout les enfants et les femmes vulnérables. Les premiers mois les déplacés n'avaient pour nourriture que la canne à sucre. La plupart des enfants étaient squelettiques. On ne voyait d'eux que des yeux enfoncés dans les orbites et une grosse tête. Des jeunes femmes ressemblaient à des vieilles de cent ans. Elles étaient si décharnues que leurs os saillaient. Seuls les yeux enfoncés dans les orbites montraient encore signe de vie. Beaucoup d'enfants, de femmes allaitant et enceintes, de vieilles personnes mouraient comme des mouches suite à la malnutrition .»*([55])

Le peuple est plongé dans la misère puisqu'il est chassé de ses biens. De plus, dans la plupart des cas, il a connu des pillages. Sa richesse a été prise par les combattants qui l'empêchaient de travailler pour produire. La guerre civile pèse lourdement sur la population africaine.

III. 2. La dépravation des mœurs

Le peuple, qui a sombré dans la misère, et qui se trouve dans une situation chaotique, essaie de s'adapter tant bien que mal aux circonstances du moment. Souvent il perd le patrimoine de la tradition et recourt à de nouvelles pratiques.

Dans la plupart des cas, les femmes, qui risquent de mourir de faim ou de succomber à tout autre problème, acceptent de se prostituer et quelques hommes censés être dans un état meilleur en profitent en même temps qu'ils perdent leur personnalité.

Les enfants soldats, poussés dans la guerre, adoptent un esprit d'animosité, l'état conflictuel les rend cruels. Ce sont des criminels et des délinquants qui abusent de la drogue et, en conséquence qui ne craignent ni ne respectent rien.

---

[55] UMUTESI, (B.), *Fuir ou mourir au Zaïre*, Paris, L'Harmattan, 2000, p.31.

III.2.1. La prostitution

Beaucoup de femmes et de filles sont entraînées dans la prostitution puisqu'elles ne peuvent faire autrement. Dans certaines conditions, elles se prostituent pour accéder à un avantage qu'elles désirent.

Ainsi dans *Johnny Chien Méchant*, une femme affirme qu'elle a couché deux fois avec un homme pour avoir une carte de rationnement, qui est normalement donnée gratuitement par Médecins Sans Frontières (MSF) dans ce camp des réfugiés. Mais les employés exigent de l'argent pour les hommes ou de coucher avec elles pour les femmes et les filles.

Dans ce même camp, l'esprit de fraternité disparaît de plus en plus et il n'y a plus d'entraide. Toute action doit être récompensée et souvent d'une façon honteuse. Une autre femme, ne pouvant pas faire soigner son enfant qui souffre de paludisme, « donne ses fesses », selon les termes de l'auteur, pour avoir quatre comprimés de chloroquine. La femme a procédé ainsi à contre-cœur mais elle était dans l'obligation puisqu'elle était dépourvue de tout moyen. Ainsi, elle n'hésite pas à le révéler devant la caméra de la journaliste belge Katelijne :

> *« Moi je n'ai pas été violée, mais c'est d'une autre honte que je veux vous parler. Je me suis vendue, oui, regardez-moi bien, entendez-moi clairement, j'ai vendu mon corps pour quatre comprimés de chloroquine afin de sauver la vie de mon enfant qui allait mourir d'une crise de paludisme. Cet enfant est encore vivant aujourd'hui parce que j'ai donné mes fesses .»* ([56])

Ce ne sont pas seulement les employés des Organisations Non Gouvernementales qui contraignent les femmes et les filles à la prostitution. Même les combattants, s'ils ne les violent pas, ils les invitent à se donner moyennant un petit quelque chose.

Chien Méchant est excité quand il voit la jeune Abissélékou dont les seins balancent sans soutien-gorge sous son léger chemisier. Il

---

[56] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 334.

la traîne à sa table, se met à la « draguer » et lui offre du Chivas Regal. Ils finissent par faire l'amour derrière une hutte du cabaretier.

Suite à la situation de guerre, il y a des recrues féminines qui subissent une forme d'exploitation sexuelle, comme le signale Ruud Lubbers dans la revue *L'Afrique dans la croisée des chemins :*

> *« Certaines filles sont placées dans les florissants bordels où les jeunes combattants viennent dépenser le fruit de leurs rapines (...). Des jeunes filles qui devraient être à l'école se trouvent entraînées dans l'un des six ou sept bars du camp et deviennent les compagnes de beuverie et les maîtresse des miliciens ».* ([57])

Ces jeunes filles maîtresses des miliciens incarnent l'image de Lovelita, à peine âgée de seize ans, toujours aux côtés de Chien Méchant qui cherche tout le temps à la satisfaire et à la rendre fière. Déjà, elle porte un pantalon « jeans » qu'il lui a acheté.

Le dévergondage et la prostitution résultent souvent des conditions de vie dans lesquelles se trouvent les gens. Les filles et les femmes démunies, mais qui doivent continuer à vivre et à faire vivre les leurs, s'adonnent à cette pratique. Les combattants, étant pour la plupart des jeunes qui devraient continuer à bénéficier de l'éducation, adoptent ce comportement comme beaucoup d'autres puisqu'ils sont laissés à eux-mêmes. Quelquefois, ces enfants-soldats se lancent dans la prostitution après avoir abusé de la drogue.

III. 2.2. La consommation des drogues

La consommation des drogues touche essentiellement les combattants. C'est pourquoi ils ne respectent rien. Les actes qu'ils posent ne dépendent plus d'eux-mêmes. Après avoir fumé du chanvre ils deviennent comme des fous. Ils sont hors d'eux-mêmes et « découvrent » d'autres réalités. C'est ce qui arrive à Chien Méchant après avoir abusé à la fois de l'alcool et du joint lors d'un repos guerrier :

---

[57] RUUD, (L.), *L'Afrique dans la croisée des chemins*, HCR, avril 2003, p.19.

> *« J'ai roulé une cigarette de chanvre puis j'ai longuement aspiré la fumée. Matiti Mabé, mauvaise herbe, j'ai senti la vapeur chaude s'infiltrer dans mes poumons, se diffuser dans mon sang, monter dans mon cerveau qui a éclaté.*
> *Et puis vilaine lune est devenue bleue et je me suis mis à marcher sur l'air, le vent m'a soulevé comme sur une aile de pigeon et m'a déposé au milieu de mon commando. »* ([58])

Après avoir fumé du chanvre, il n'a plus une vision et une réflexion normales. Il est dans un autre monde : le monde irréel. Il est comparable à un malade mental menacé par des hallucinations. Dans cet état il devient très colérique et réagit spontanément. Il n'hésite pas à tirer sur l'un des membres de son commando, Mâle-lourd, sous prétexte que ce dernier tente de « caresser les fesses » de Lovelita, sa maîtresse. Heureusement, il rate sa cible. Les résultats de la consommation de drogues sont assez variés. Après avoir raté Mâle-lourd, Chien Méchant ordonne à sa Lovelita de fumer elle aussi du joint.

Sous la pression de cette drogue, la fille finit par se donner à son amant dans l'herbe haute, loin des regards. Après l'acte sexuel ils étaient tellement épuisés qu'ils n'avaient plus de force. Ils ont passé la nuit à l'endroit même et le matin ils étaient encore mal à l'aise, ils se rappelaient à peine ce qui s'était passé :

> *« ...nous sommes tombés dans l'herbe tous les deux, je ne sais pas si c'était la fraîcheur de la nuit, toujours est-il que je me suis réveillé en sursautant. Je transpirais de tous mes pores, je tremblais de tout mon corps et une forte nausée me soulevait le cœur. J'ai cru que c'était la fin, que j'allais mourir.*
> *Lorsque je me suis levé pour aller pisser, un spasme violent est parti de mon bas venter, remontait jusqu'au thorax et m'a étouffé (...) j'avais l'impression de sortir*

[58] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 193.

du brouillard quand j'ai vu Lovelita étalée dans l'herbe sous la lueur blafarde et sournoise de la lune... .»([59])

Comme Chien Méchant et Lovelita, les autres combattants étaient affaiblis par la drogue et l'alcool, parce que, le lendemain, alors qu'il faisait déjà jour, ils ronflaient tous parmi les « cadavres de bière » ; leurs armes traînaient à côté d'eux. L'abus de drogues influe beaucoup sur le comportement des combattants. C'est peut-être l'un des paramètres qui les poussent à maltraiter le peuple tout en brisant les tabous de la tradition.

III. 2.3. L'humiliation

Les combattants dont la plupart sont des adolescents drogués s'amusent et humilient le peuple. Chien méchant lui-même a un fusil dans la main, et combat pour faire « ramper les adultes ». Le respect des adultes, qui caractérisait la société traditionnelle, a fait place au mépris, à l'orgueil et à l'audace. En effet, plusieurs scènes d'humiliation s'observent tout au long du roman. Beaucoup de femmes et de filles ont été violées d'une façon humiliante. On peut citer en l'occurrence, Léa Malanda, violée au bord de la route par sept soldats, tout près de sa fillette de douze ans, madame Ibara, violée par l'équipe de Chien Méchant au salon devant son mari ; les femmes auxquelles Pili Pili, avant de devenir Giap, arrachait des habits en présence de tous les miliciens ... Nous apprenons aussi que ce même Giap a brisé les tabous en faisant violer une grand-mère par son petit-fils.

A part ces femmes et filles, nous constatons qu'Ibara, est objet d'une humiliation déconcertante de la part de Chien Méchant et ses acolytes. En effet, il l'oblige à « baiser » sa femme en leur présence alors qu'ils venaient de la violer à tour de rôle :

« On ne va pas te tuer, monsieur Ibara, nous allons tuer votre femme, si vous ne la baisez pas dans ce salon, devant nous. Décidez-vous ou vous baisez la femme ou on la tue » (...) Petit Piment a pointé le canon de sa Kalach sur le sexe de madame Ibara, prêt

[59] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 185.

> *à « rafaler ». Chianlant, monsieur Ibara s'est levé tout doucement et a déboutonné son pantalon qu'il a laissé tomber à ses pieds. Ça faisait plaisir de voir l'humiliation d'un grand. Il s'est avancé lentement, péniblement hagard comme l'ombre d'un zombie et, debout au-dessus de son épouse, a baissé son slip, son sexe pendait mollement misérablement. »* ([60])

Les combattants ne respectent pas leurs aînés, même pas les vieillards. Ils affrontent des personnes comparables à leurs parents ou à leurs éducateurs. C'est la dépravation des mœurs qui continue à se manifester à travers leur comportement. Selon la tradition, les jeunes doivent respect et obéissance totale aux plus âgés comme le déclare Jean-François Bayart :

> *« Nous ne vous apprenons rien, dans nos sociétés traditionnelles, les jeunes doivent obéissance et respect total aux plus âgés. Le jeune, quel que soit son rang social, son titre, doit entretenir des relations filiales avec les adultes les plus âgés qu'il les connaisse ou pas (...) pourvu qu'ils soient plus âgés .»*([61])

Malheureusement, nous remarquons que les jeunes ne se comportent plus ainsi. Ils ne respectent plus les normes de la société traditionnelle.

III. 3. La dégradation de la vie familiale

La guerre emporte une partie de la population et contraint le reste à prendre la fuite. Dans la pagaille, les membres d'une famille se perdent, chacun ayant pris sa direction. Des fois, ils ne parviennent pas à se retrouver tous, car les uns meurent en cours de route avant d'atteindre les camps de réfugiés. D'autres succombent dans ces derniers suite aux mauvaises conditions de vie. La mort et la disparition sont souvent à la base de la dégradation de la vie familiale.

---

[60] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 185.
[61] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 272.

III. 3.1. La mort

La mort est très fréquente pendant la guerre. Celle-ci emporte des vies humaines que ce soit chez le peuple ou chez les combattants. Il y a des familles qui toutes entières périssent. L'exemple frappant est celui de la famille de Mélanie dont tous les membres prennent la fuite ensemble dans une voiture familiale. Elle est composée de son père, de sa mère, de sa grand-mère, de son frère, de sa sœur et bien sûr de Mélanie elle-même. Les six personnes vont toutes périr. Lors de la fuite, leur auto rencontre une bande de miliciens dont Chien Méchant qui tire sur elle. Ses balles font cinq victimes parmi les occupants :

> *« Mes balles avaient dû atteindre le chauffeur au moment où son pied lâchait enfin l'embrayage, car l'auto a fait une brève embardée avant de caler. En un clin d'œil la foule s'est égaillée autour de la voiture. Je me suis approché, j'ai regardé à travers la vitre qui avait volé en éclats ; cinq cadavres : une fille, un garçon, trois adultes, dont une vieille femme, tous baignaient dans leur sang. Un tireur d'élite comme moi manquait rarement sa cible (...) on n'échappe pas à Matiti Mabé, le Chef des Tigres Rugissants ... .»*([62])

Chien Méchant pense avoir tué tous les passagers. Mais, nous apprenons que Mélanie a pu échapper miraculeusement. Elle n'a pas été fauchée par les balles. Toutefois, elle se rappelle avec horreur la mort des membres de sa famille et tremble chaque fois qu'elle entend parler des miliciens. Elle est sûre que quand ils l'attraperont ils la tueront elle aussi. C'est pourquoi, lors de l'évacuation des expatriés blancs, elle s'attache à la journaliste belge Katelijne afin de quitter ce « pays de merde » qui vient de tuer toute sa famille :

> *« Katelijne, emmène-moi avec toi, ne m'abandonne pas, ils ont tué mon père et ma mère, ils ont tué mon frère et ma sœur, je suis toute seule, ils vont me tuer aussi, ne m'abandonne pas, emmène-moi .... »* ([63])

---

[62] BAYART, (J.F.), *La politique par le bas en Afrique Noire*, Paris, Karthala, 1992, p. 135.
[63] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 90.

Elle est toute seule, et n'a plus de famille. Elle n'a donc plus de raison de s'attacher à ce maudit pays qui vient d'assassiner tous les siens. C'est pourquoi, si elle le peut, elle peut aller à l'étranger. Elle supplie Katelijne pour qu'elle l'emmène mais, malheureusement, celle-ci n'a pas le droit de prendre quelqu'un lors de l'évacuation et surtout un indigène.

Mélanie, elle non plus, ne va pas vivre longtemps. Elle va tenter en vain de monter par force dans le véhicule dans lequel vient de prendre place Katelijne. Mais, elle est repoussée brutalement par un des militaires chargés de protéger et d'évacuer les expatriés blancs. Elle tombe par terre et un autre camion militaire qui vient de derrière l'écrase. Ainsi, toute la famille s'éteint entièrement.

Si certaines familles s'effacent complètement, il y en a d'autres qui perdent beaucoup parmi leurs membres. Nous apprenons, par exemple, que le père de Laokolé a été tué par des militaires dits de l'armée régulière et que sa mère est morte suite aux bombardements du quartier Kandahar chez Tantine Tamila qui leur avait donné refuge. C'est dans ces conditions que la pauvre Laokolé est devenue orpheline et qu'elle a été réduite à l'errance.

De même, Chien Méchant et ses acolytes, tuaient des hommes Mayi-Dogos lors du génocide pour ne laisser que des enfants à un très jeune âge et des femmes qui, désormais, devaient vivre le veuvage. Celui-ci était d'autant plus dur que la situation socio-politique et économique elle-même était très complexe.

A part la mort, il y a d'autres causes de la dégradation de la vie familiale. Les membres d'un foyer prennent le départ ensemble, mais, c'est par chance qu'ils continuent à vivre côte à côte. Les uns disparaissent en cours de route.

III. 3.2. La disparition

Lors d'une guerre sanglante, le chaos et la panique ne permettent pas aux fuyards de rester tous ensemble. Les membres d'une famille se perdent souvent ; ce problème de séparation hante surtout les parents à tel point que, pour y remédier, certains utilisent même les moyens les plus astucieux. C'est le cas de cette femme dans *Johnny Chien Méchant* qui préfère abandonner tous les biens matériels pour

sauver sa vie et celle de ses chers enfants, comme le remarque Laokolé :

> *« ...elle n'avait plus rien sur la tête ni de paquet au dos mais trimballait quatre enfants qu'elle tentait avec ténacité de sauver en emportant un à califourchon, sur son dos, un autre dans ses bras et traînant dans son sillage les deux derniers par deux cordes lui ceignant la taille. »* ([64])

Il est difficile de se déplacer dans la mêlée avec quatre enfants. Cette femme ne peut pas les porter tous sur elle-même. C'est pourquoi elle choisit d'attacher deux d'entre eux par des cordes.

Malgré toutes ces astuces ingénieuses, les gens ne peuvent pas ne pas se perdre. Laokolé avait longtemps veillé sur son petit-frère mais, malheureusement , celui-ci a fini par disparaître quand les coups de feu se rapprochaient et s'intensifiaient. Sa mère et sa sœur se sont planquées derrière une haie de lantanas ; Fofo, lui, a peut-être fait comme les autres qui jetaient tout ce qu'ils avaient sur eux pour aller plus vite, voire courir. C'est à ce moment que les miliciens enragés ont tué un autre enfant de même âge que lui qui colportait des fruits.

Après le départ de ces assassins, Laokolé et sa mère ont remarqué l'absence de Fofo tout près d'elles. Elles se sont mises alors à crier son nom sans succès :

> *« ... j'ai brutalement réalisé que Fofo n'était pas à côté de nous. Où était-il ? Dans la folie de notre fuite, nous l'avions perdu ou plutôt il nous avait perdues. Mais par où commencer à chercher ? « Fofo, Fofo... » avons-nous crié toutes les deux affolées, angoissées (...) je me suis fait une raison, ce n'est pas en restant ici assise sur nos fesses que nous retrouverions Fofo. Il était jeune et ne portait rien avec lui, il avait dû courir plus vite que nous et devait être loin d'ici .»* ([65])

---

[64] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 60.
[65] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, pp. 81-82.

Elles vont jusque-là garder l'espoir que Fofo aurait continué la fuite dans le sillage des autres jusqu'aux bâtiments des représentations diplomatiques. Arrivée au siège du Haut Commissariat pour les Réfugiés, Laokolé va se mettre à sa recherche mais en vain. C'est le lendemain, après avoir cherché partout et vérifié dans les registres des réfugiés, qu'elle a pu se rendre compte que son petit-frère n'était pas là. Toutefois, elle se garde de le dire à sa mère qui en souffrirait plus.

Mais, elles ont encore un peu d'espoir. Elles pensent qu'il aurait pu prendre la fuite vers Kandahar, chez Tantine Tamila. Malheureusement, elles vont réaliser très vite qu'il ne s'y trouve pas. Elles y passent la nuit et, le jour suivant, la malheureuse mère succombe sous les bombardements dudit quartier. Laokolé reste seule, sans parent, ni frère, ni sœur, dans une famille qui comptait quatre membres. Elle est désormais sur le chemin de l'errance puisque, depuis ce moment, nous n'observons aucune stabilité pour elle jusqu'à la fin du roman. Le rideau se ferme sur elle, dans la rue, sous un ciel étoilé.

Les effets de la guerre sont assez variés. Certains affectent le physique du peuple (les conditions de vie), d'autres touchent le moral. La population dépassée par les multiples problèmes dus à la guerre s'adonne aux pratiques qui s'écartent de la tradition pour tenter de s'adapter à la situation du moment. C'est le cas, par exemple, de la prostitution chez certaines femmes. La guerre est aussi à la base de la perte des vies humaines et du désordre, alors que la fuite qu'elle impose au peuple comporte en son sein des disparitions.

Dans son roman si beau et si douloureux, Dongala, choisit de dénoncer tous ces maux dont souffre le peuple africain de nos jours avec réalisme et précision.

CHAPITRE IV : LES PROCEDES ROMANESQUES

Chaque auteur peut choisir une façon de s'adresser au lecteur sans toutefois échapper à la forme. Toute œuvre est forme comme le dit Jean Rousset dans *Formes et significations :*

> *« Toute œuvre est forme dans la mesure où elle est œuvre, la forme en ce sens est partout, même chez les poètes qui se moquent de la forme ou visent à détruire (...). Et l'artiste qui prétend aller au-delà des formes le fera par les formes (s'il est artiste) ».* ([66])

L'auteur du roman qui nous intéresse se méfie du système narratif habituel. Il juge qu'un seul narrateur est incapable de bien voir et raconter tous les faits qui se produisent dans cette situation volatile dans laquelle a sombré l'Afrique. De plus, il nous invite à réfléchir sur la situation socio-politique qui secoue ce continent en ciblant certains foyers de tribulations. Sans détour, il nous présente les réalités du moment.

IV. 1. Le système narratif

Les lecteurs de romans ont l'habitude d'être en face de textes présentés par un seul narrateur. Dongala, cette fois ci, met en texte les paroles de deux personnages, tous âgés de seize ans. Une fille, Laokolé, qui fuit avec une population chassée et pourchassée par les miliciens et les militaires enragés, et un garçon, Chien Méchant, qui fait partie de ces derniers.

IV. 1.1. La juxtaposition des narrateurs

Deux narrateurs racontent un même événement sanglant. Un garçon milicien indifférent à sa propre férocité qui se vante des traitements dégradants qu'il inflige à la population et une fille qui tente de sauver ce qu'elle peut. Le lecteur goûte à tour de rôle et successivement aux textes de chacun d'eux.

---

[66] ROUSSET, (J.), *Forme et signification*, Paris, José Corti, 1967, p. 11.

IV. 1.1.1. Le narrateur chassé

Laokolé, une jeune fille de seize ans, est placée parmi la population fuyante. Elle partage avec celle-ci le même sort. C'est un narrateur qui voit, entend, et parfois même souffre des maux qui frappent le peuple dont il fait partie. Dès le début de la crise, elle abandonne ses examens de baccalauréat et rentre à la maison. Elle trouve juste la dépouille mortelle de son père, qui vient d'être assassiné par les militaires pillards. C'est le début d'une vie pénible pour elle puisque, par la même occasion, ces assassins fracassent également toutes les jambes de sa mère qui devient désormais impotente.

> *« Je n'étais pas présente quand tout cela s'était passé, j'étais au Lycée. Par malheur, c'était la première journée du bac et rien ne laissait prévoir le chaos qui allait s'abattre sur la ville, évidemment, l'examen avait été arrêté dans la panique générale, j'étais rentrée à la maison au milieu de coups de feu, des pillages, des incendies. Le chaos total. J'avais trouvé maman geignant sous la douleur ; il n'y avait rien à faire pour alléger son calvaire : nous ne savions où l'amener pour la soigner dans une cité où plus rien ne fonctionnait. Quelques voisines étaient venues après le départ des militaires pilleurs et pleuraient à côté du corps de papa recouvert d'un drap .»* ([67])

Quelques jours après, on annonce alors à la radio le pillage général de quarante-huit heures. Dès lors, Laokolé est sur le chemin de la fuite. Elle est en permanence avec la population chassée et, de ce fait, elle est bien placée pour observer et raconter les malheurs de celle-ci. Elle nous parle de ce qu'elle a vécu.

Elle quitte son quartier Huambo avec sa mère qu'elle traîne dans une brouette, et son petit-frère Fofo qui, malheureusement, se perd en cours de route dans la mêlée. Elle atteint les représentations diplomatiques où elle passe une seule nuit avec d'autres réfugiés. Elle se rend, le lendemain à Kandahar où elle perd sa mère suite aux

[67] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, pp. 47-49.

bombardements. Elle va continuer sa fuite jusqu'au village qui se trouve au fond d'une forêt vierge. Cet endroit est aussi attaqué par des blindés et des hélicoptères. C'est pourquoi elle est contrainte à faire demi-tour pour se retrouver dans le camp des réfugiés installé en ville. C'est là alors que Chien Méchant va tenter de l'enlever alors qu'elle est dans les préparatifs de se rendre en Amérique sous l'invitation de Tanisha. Il parvient à l'emmener chez lui mais l'affrontement se termine en faveur de Laokolé parce qu'elle finit par tuer son adversaire.

Laokolé suit de près et raconte avec fidélité ce qui se passe du côté de la population pendant cette guerre civile qui secoue son pays. Mais, l'organisation des miliciens et des militaires qui la pourchassent lui échappe beaucoup. C'est pourquoi Dongala met en place un autre narrateur qui peut nous mettre au courant de ce qui se passe du côté des combattants : c'est le narrateur chassant.

IV. 1.1.2. Le narrateur chassant

Chien Méchant, un milicien âgé de seize ans, abandonne le banc de l'école pour se lancer dans une guerre civile. Il est « convaincu » par un politicien, « docteur en quelque chose », de la juste cause de cette guerre. Il est enrôlé dans les Mata Mata, une milice des Dogo-Mayis qui doit combattre les Tchétchènes qui sont les jeunes Mayi-Dogos. C'est un combattant, selon lui-même, qui dépasse ses pairs parce qu'il est un « intellectuel » de niveau CE1, alors que ses collègues comme Pili Pili, le futur Giap, par exemple, n'ont même pas terminé leur « cours débutant ».

Comme les autres de son groupe, ils se donnent des noms successifs qui relèvent d'un amusement infantile. A son vrai prénom « Johnny », il ajoute d'abord Lufua Liwa qui veut dire « trompe la mort » ou mieux « tue la mort » ensuite, il abandonne Lufua Liwa pour être Matiti Mabé, la mauvaise herbe, le diamba, le chanvre fort qui fait tourner la tête ou mauvaise comme le champignon « vénéneux » qui tue. Enfin après le démantèlement des Mata Mata, il se donne le nom de « Chien Méchant » qu'il portera le reste de sa vie et qui donne, avec le vrai prénom, le titre au roman. Pour lui, Chien Méchant convient mieux parce que c'est un nom « qui fout la trouille » aux condamnés devant le peloton d'exécution, un nom qui

fait trembler des criminels quand ils le voient affiché devant une maison.

Il fait partie des Mata Mata, la meilleure milice de la faction qui combat pour le « Mouvement pour la libération démocratique du peuple » dont le leader devient président de la République après la prise de la radio et de la télévision. Il n'hésite pas à vanter le courage et la renommée qui caractérisent cette milice :

> *« Même le big chief pour qui nous combattions, celui qui, depuis quelques heures, depuis que nous étions entrés dans la ville, était maintenant le président de notre pays (...) savait que de tous les miliciens qui avaient combattu et combattaient pour lui, notre faction était la meilleure. Ce n'était pas pour rien qu'on nous appelait les Mata Mata, les « donne la mort », ceux qui n'avaient pas peur de la donner ou de la recevoir .»* ([68])

Avec ses compagnons de guerre, qui sont comme lui à la fois des pillards, des tueurs, des voleurs et des violeurs, il va continuer le combat avec une férocité sans pareil. Ils chassent et pourchassent la population qui tente de fuir les atrocités qu'ils leur infligent sous prétexte d'en finir une fois pour toutes avec les Mayi-Dogos et leurs Tchétchènes.

Il sait beaucoup de choses qui se passent du côté des combattants dont il fait partie. Il va tenir jusqu'à la fin du roman qui se termine d'ailleurs avec sa mort. Lui aussi nous raconte l'expérience qu'il a vécue sur terrain.

Comme Laokolé, il avait échappé plus d'une fois, pendant cette guerre, à la mort. L'auteur du roman le fait exprès, il épargne les narrateurs qui doivent continuer à nous mettre au courant de ce qui se passe.

IV. 2. L'épargne des narrateurs

Pendant la guerre, les accidents sont multiples ainsi que les risques de mort, surtout quand on est obligé de combattre ou de fuir. Les narrateurs du roman qui nous intéresse pour le moment échappent

---

[68] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, pp. 16-17.

de justesse à la mort à maintes reprises. L'un d'eux mourra à la fin du roman tué par l'autre.

Laokolé, qui traîne sa mère dans une brouette, risque d'être écrasée par la voiture de commandement des miliciens, dans la rue du quartier Huambo, n'eût été une personne qu'elle ne parvient même pas à connaître qui, de derrière, la projette hors de la route :

> *« J'étais du côté gauche de la rue, la seule ouverture qui s'offrait à moi était à droite. J'ai donc foncé à droite au moment même où la voiture déboulait. Une arme qui pointe vers moi, des balles qui sifflent par-dessus nos têtes, une violente poussée donnée à la brouette, un plongeon derrière une haie de lantanas (...) et le véhicule qui passe en coup de vent. Tout cela avait duré à peine quelques secondes, mais à ces quelques secondes près, Maman et moi aurions été réduites en un tas de ferraille, d'os et de sang .»* ([69])

Le véhicule ne continue pas sa route pour arriver trop loin. Il revient par la marche arrière et Laokolé pense que les miliciens les ont repérées et reviennent pour la tuer avec sa mère. Miraculeusement, ils ne parviennent pas à les voir, planquées qu'elles sont derrière la haie tout près de la route. Ils abattent plutôt un gamin de douze ans et continuent leur route.

Par deux fois dans le roman, nous apprenons encore que Laokolé tombe en syncope mais se trouvera miraculeusement récupérée et soignée par des inconnus ou des humanitaires dans des camps de réfugiés.

Quant à Chien Méchant, le combattant, il pouvait être tué par ses ennemis d'un moment à l'autre, mais cela n'a pas été le cas. Il sera tué à la fin du roman par Laokolé et pourtant, il avait échappé au moins deux fois à la mort.

Lors de la prise de la radio et de la télévision, Chien Méchant lâche une grenade qu'il a dans ses mains sans y prêter attention. Heureusement qu'elle n'est pas dégoupillée pour pouvoir éclater :

---

[69] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 62.

> *« La double porte s'est effondrée et je me suis catapulté dans la salle comme un boulet, Kalachnikov en avant, prêt à cracher, une grenade dans l'autre main et ... merde ! J'ai failli me faire envoyer au ciel tout seul lorsque de surprise, ma main a lâché la grenade. Dieu merci, elle n'était pas dégoupillée. »* ([70])

Il allait se tuer par simple distraction. Il risque encore une fois la mort devant les représentations diplomatiques lors des bombardements de l'Union Européenne afin d'évacuer les expatriés blancs pris en otage. De son commando qui compte à peu près vingt combattants, il parvient à récupérer, après ces bombardements, trois éléments : Petit Piment, Piston et Lovelita. Le reste a été anéanti comme il le remarque après être sorti du caniveau dans lequel il s'était terré :

> *« J'ai crapahuté hors de mon trou et j'ai aidé Lovelita à sortir aussi. J'ai appelé à haute voix mon commando et après avoir informé qu'il n'y avait plus aucun danger, je leur ai demandé de quitter leur cachette pour venir me rejoindre. Vous ne pouvez savoir comme j'ai été déçu ! Il ne me restait plus que trois éléments : Piston, Petit Piment, et Lovelita .»* ([71])

Ainsi, ils entrent dans les enceintes du Haut Commissariat pour les Réfugiés en sautant sur les nombreux cadavres en tenue militaire qui jonchent l'entrée. Cela ne décourage pas pourtant Chien Méchant qui va continuer à chercher des Tchétchènes à Kandahar jusqu'à ce qu'il trouve les autres combattants qui étaient de l'autre côté de la ville. Il trouvera la mort un peu plus tard à la fin du roman.

IV. 3. Le recours au style réaliste

Les guerres civiles sont actuellement monnaie courante sur le continent africain. L'auteur, pour toucher cette réalité, procède par la description des personnages et des faits, les monologues, le dialogue qui est l'échange entre deux individus à propos des sujets du moment,

---

[70] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 32.
[71] Id. p. 223.

le discours direct et les formes journalistiques pour mettre l'accent sur la véracité des faits.

IV. 3.1. La description

Le narrateur n'imagine pas l'histoire qu'il nous raconte. Il décrit ce qu'il a vu ou ce qu'il a vécu, les scènes auxquelles il a assisté. Laokolé, par exemple, décrit l'allure d'un jeune soldat content de son étant (Chien Méchant), qu'elle a observé de sa cachette derrière une haie de lantanas :

> *« Affublé d'une casquette à visière retournée, d'un T-shirt sans manches, il avait autour du cou un collier formé de cauris enfilés et sur lequel étaient accrochés deux ou trois petits sachets. En plus, un tissu rouge était noué autour de son biceps droit. Il n'était pas costaud ni même très grand et son pantalon vert-olive semblait trop grand pour lui. Par contre, la double ceinture de munitions qu'il portait en écharpe sur chacun de ses épaules se croisait sur sa poitrine tel un zapata, lui conférant une allure franchement prétorienne. Une arme automatique dans la main et un couteau long pendant sur une de ses hanches complétaient son arsenal guerrier. Des lunettes sombres camouflaient son regard et, plus étrange encore de temps en temps son T-shirt émettait des éclairs de lumière . »* ([72])

Cette description convient à un jeune fasciné par la vie militaire. L'arsenal guerrier est au complet. Ce portrait physique nous met en face d'un véritable combattant.

Les combattants et les fuyards attirent beaucoup notre attention tout au long du roman. L'action tourne essentiellement autour d'eux. Laokolé encore une fois décrit ce qu'elle a observé à la télévision de Tantine Tamila. La chaîne étrangère –Euro-News- montrait ce qui se passe et l'état des réfugiés en Afrique :

---

[72] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 72.

> *« Le reportage a commencé par un déferlement d'images des réfugiés, de longues colonnes d'hommes et de femmes trimballant sur leur tête, leur dos ou dans leurs bras des sacs, des valises, tout un bric-à-brac d'objets hétéroclites sans oublier les enfants ... .»* ([73])

Cette description montre bien des réfugiés sur le chemin de la fuite avec certains de leurs biens. De plus, elle comprend des individus aussi bien de sexe que d'âges différents parce que tout le monde doit fuir.

Chien Méchant, quant à lui, décrit, après le génocide en ville, l'état piteux des minables Mayi-Dogos auxquels ils avaient bien voulu laisser la vie sauve :

> *« Enfin, une longue colonne des Mayi-Dogos composée surtout de femmes, de très jeunes enfants ou de vieillards perdus, vaincus, hébétés, transportant avec eux des petits paquets contenant ce que nous, les vainqueurs, avions bien voulu leur laisser .»* ([74])

D'autres portraits comme celui-ci nous montrent la misère et les malheurs du peuple torturé et jeté sur le chemin de l'errance et la cruauté des jeunes combattants.

La crise pousse au désespoir. Ce qui fait que chacun se met à réfléchir sur son sort et à se demander pourquoi le destin s'acharne sur lui. C'est cet état qui conduit certains au monologue.

IV. 3.2. Le monologue

Laokolé trouve que l'humanité a connu une déchéance. Elle ne peut plus s'imaginer qu'il y ait encore dans son pays une personne qui soit animée d'un bon esprit et qui s'attache à la vie des autres. C'est ainsi qu'après l'enterrement de sa mère à Kandahar, elle ne parvient pas à comprendre cet homme sage qui lui donne de bons conseils. Il faut qu'elle fuie pour ne pas mourir.

---

[73] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 239.
[74] Id. p. 275.

De plus, cet homme, qu'elle ne connaît pas du tout, lui offre un petit poste radio pour qu'elle demeure au courant de ce qui se passe. Il la considère comme sa fille qu'il vient de perdre à cause de cette guerre. Cet amour désintéressé, doublé de sympathie, paraît étrange à Laokolé qui se pose des questions sans toutefois parvenir à se répondre :

> *« Ne plus fuir, faire face et advienne que pourra. Cet homme que je ne connais ni d'Adam ni d'Eve avait estimé que je n'en était pas encore là, et m'avait pressée de partir parce qu'il voulait à tout prix que je vive. Pourquoi ?*
> *Comment la bonté pouvait-elle encore exister dans ce monde ? Cette question que je me pose souvent est toujours restée sans réponse .»*([75])

Pour elle, tout le monde devrait être cruel, méchant comme le sont les politiciens et les combattants qui participent à la déchéance de l'humanité.

Laokolé est frappée par beaucoup de malheurs. Elle est obligée d'interrompre sa scolarité brillante pour prendre le chemin de la fuite. En regardant la photo d'une jeune astronaute, Mae Jemison, dans une revue que Tanisha lui avait offerte, elle trouve qu'à seize ans (son âge) Mae Jemison était déjà à l'université. Elle se demande ce qu'elle a fait pour mériter tous ces malheurs et regrette de n'avoir pas été en Amérique :

> *« A quel âge était-elle allée à l'université ? A seize ans, c'est-à-dire mon âge. Si j'étais allée en Amérique je serais déjà sur les bancs de l'université vu les très bons résultats scolaires que j'avais jusqu'ici. Mais non à seize ans, j'avais dû fuir sous les balles, le jour même où j'allais passer mon bac et, à présent j'étais une naufragée perdue au cœur de la forêt équatoriale sans père ni mère, ni frère. Qu'avais-je fait pour mériter cela ?»* ([76])

---

[75] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 277.
[76] Id. p. 303.

Une multitude de questions qu'elle se pose demeurent sans réponses. Elle ne peut pas savoir pourquoi le destin s'acharne sur elle alors qu'elle n'a rien fait de mauvais. Elle, qui essaie de sauver ce qu'elle peut, qui ne rêve qu'à faire du bien, est défavorisée dans la vie. Elle vit des moments tragiques et souffre dans son for intérieur. Comme le reste de la population, elle est victime d'une situation qu'elle n'a pas créée. Elle n'y est pour rien, elle n'a rien fait pour mériter tous ces malheurs.

IV. 3.3. Le dialogue

Dans le roman, nous trouvons des scènes de conversation ou de discussion entre les personnages au sujet de la situation politique qui vient de conduire le pays dans une guerre civile.

Ainsi, la conversation entre les réfugiés eux-mêmes ou entre eux et toute autre personne qui n'est pas dans le sillage des politiciens fait transparaître une convergence d'idées. Les interlocuteurs se comprennent et se complètent. Cette conversation tend vers une simple causerie. C'est le cas de celle qui met en contact Tamila et son hôte au sujet des causes de cette guerre. En effet, un Noir interviewé sur les médias européens ne déclare-t-il pas que le conflit est tribal alors que les deux interlocuteurs ne l'entendent pas de cette oreille ?

> *« - Yéyéée... écoutez celui-là aussi, il raconte des mensonges, a crié la première femme.*
> - *Il a mangé trop de boîtes de sardines dans le pays des Blancs. Celui-là ne sait plus ce qui se passe chez lui ...*
> - *C'est pas des sardines, s'il est gros comme ça c'est qu'il a mangé trop de cassoulet.*
> - *Moi, je suis Mayi-Dogo (...) ma nièce, Lao, qui est ici avec sa mère ne sont pas Mayi-Dogos mais elles sont bien ici dans ce quartier ...*
> - *Sans te couper la parole, j'ai vu des Mayi-Dogos tuer des Mayi-Dogos ... c'est tribal ça ? »* ([77]).

Ces interlocuteurs émettent sur la même longueur d'ondes. Ils partagent, sans distinction aucune entre Mayi-Dogos et Dogo-

[77] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 244.

Mayis, la souffrance que leur infligent les miliciens et les politiciens.

Par contre, une divergence transparaît à travers la discussion entre Chien Méchant, qui est déjà dans le sillage du politicien « docteur en quelque chose », et le futur Giap lors du recrutement de ce dernier :

> *« - Pourquoi je dois combattre les Mayi-Dogos ? (...) Il ne m'ont rien fait ? Dis-moi, toi qui me connais, qui est mon meilleur copain dans tout ce pays ? Même toi, tu n'es pas mon copain avec moi comme lui. C'est qui ?*
> - *Dovo.*
> - *Il est qui Dovo ? Il est pas Mayi-Dogo ? En tout cas je ne te suis pas, je ne me bats pas avec mes copains.*
> - *Tu ne comprends rien. Il n'est pas ton copain parce qu'il est Mayi-Dogo.*
> - *Regarde-moi et dis-moi. Tu connais quelqu'un qui a choisi la région ou le village de sa naissance ? On n'est pas tous nés au hasard, quelque part ? Tu aurais pu naître Mayi-Dogo, toi aussi.*
> - *Ben je ne le suis .... »* ([78])

Ils ne parviennent pas à s'entendre parce que les raisons de cette guerre ne sont pas valables. Les arguments qu'avance Chien Méchant semblent ne pas être convaincants. En effet, lui-même n'a rien fait pour ne pas naître Mayi-Dogo. Le fait d'être Mayi-Dogo n'est pas une faute. L'auteur essaie de donner raison aux partisans de la paix parce que ceux qui enseignent la haine tiennent souvent des propos mensongers et sans fondement.

Pour prouver la véracité des faits, l'auteur n'a pas besoin de passer pas le narrateur. Pour nous raconter ce qui se passe, il donne directement la parole aux victimes ou aux témoins ocullaires qui sont sur le terrain.

---

[78] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 107.

IV. 3.4. Le discours direct

Le narrateur n'intervient pas pour donner son opinion ou pour rapporter les propos des personnages. Ceux-ci avancent eux-mêmes leurs arguments et racontent leurs aventures ou mésaventures. Personne d'autre ne sait plus qu'eux.

C'est ainsi que Léa Malanda, cette femme violée à tour de rôle avec sa fille, nous parle de ce qui leur est arrivé devant la caméra de la journaliste belge Katelijne, une fois interviewée par celle-ci. Elle parle beaucoup et profite de l'occasion pour accuser les gouvernements et les politiciens :

> *« Dites, d'habitude une femme violée cache ce qu'elle a vécu, elle a honte d'en parler ou alors elle en parle dans l'anonymat. Pourquoi parlez-vous si directement et à visage découvert ?*
> *"Je n'ai pas été violée dans l'anonymat, cela s'est passé en public ; sept soldats m'ont brutalement violentée devant une cinquantaine d'autres et devant ma fille, je ne peux plus cacher cela. Regardez ma fille, elle a douze ans, quel homme voudra encore d'elle après ceci ? Quelles maladies lui ont-ils communiquées ? (...) il faut que le monde extérieur sache ce qui se passe ici. Dites au monde entier que les autorités de notre pays sont des criminels, car elles sont responsables de ces soldats (...). A force de nous taire nous sommes devenus invisibles. Maintenant je ne me cache plus, je découvre mon visage et je crie mon nom. Je m'appelle Léa Malanda''. »* ([79])

Léa Malanda représente le peuple excédé par les exactions commises lors des guerres civiles devenues le vécu quotidien en Afrique.

Si on analyse le discours du président qui vient d'accéder au pouvoir, Malanda semble ne pas se tromper. Ce sont les autorités qui envoient ces soldats. Ce nouveau président déclare à la radio que la guerre va continuer pour s'étendre jusqu'au village, sous prétexte d'y

---

[79] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, pp. 342-343.

extirper les malfaiteurs. Ce discours est présenté intégralement par l'auteur dans le roman. C'est au discours direct que nous le trouvons :

> *« "Notre pays est trop précieux pour le laisser entre les mains de ces génocidaires dont beaucoup ont fui dans les forêts. Nous ne leur laisserons aucun répit, nous les traquerons, nous irons de village en village pour les extirper même si ces villages se trouvent dans le plus profond de la jungle. Je vous rassure une fois de plus : ceci n'est pas une guerre tribale comme certains aimeraient le croire, car cela réconforte leur idée reçue que l'Afrique n'est qu'un conglomérat des tribus aux haines centenaires, voire millénaires. Non, notre combat se situe dans le cadre de la démocratie, du mieux vivre, et de la restructuration de notre économie pour affronter la globalisation et le défi de ce troisième millénaire. A bas les tribalistes, à bas les génocidaires, vive le peuple, vive la démocratie" .»*([80])

Ce discours est digne d'être attribué à une autorité politique africaine. Elle ne dit jamais la vérité. En effet, le nouveau président dit ici que cette guerre n'est pas tribale, que le combat se situe dans le cadre de la démocratie. Il accuse son prédécesseur d'être un génocidaire et un tribaliste. Mais nous nous rappelons que Chien Méchant a déjà dévoilé le secret : il a dit qu'ils se battent pour avoir tout ce dont ils ont besoin, pour pallier la pauvreté et que leurs chefs y compris ce nouveau président, leur ont interdit de dire cela à ceux qui leur poseraient des questions. Ils leur ont enjoint de dire qu'ils combattent pour la démocratie et cela pour s'attirer la sympathie du monde extérieur. C'est ce que font presque tous les politiciens africains : ils changent de langage d'un moment à l'autre.

IV. 3.5. Les formes journalistiques

Les guerre civiles qui secouent l'Afrique sont actuellement médiatisées comme tout autre événement qui arrive au monde entier. Les effets sont connus au niveau tant national qu'international.

---

[80] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, pp. 298-299.

Lorsque ces guerres éclatent, les citoyens africains sont contraints à la fuite et les expatriés à regagner leurs pays d'origine. Les puissances étrangères en sont vite informées et organisent souvent l'évacuation de leurs citoyens. C'est ce qui se passe dans *Johnny Chien Méchant*. Les expatriés blancs, pris en otage, lancent un cri d'alarme sur la voix des ondes, la BBC Afrique. Ils sollicitent le secours urgent de la part des pays dont ils sont originaires puisqu'ils se croient être sous la menace des miliciens. L'interview donné par un otage nous le montre bien :

> *« "Nous sommes dans une situation désespérée. On peut nous tuer à tout moment. Hier, une bande de miliciens à la gâchette facile et complètement drogués sont entrés ; ils nous cherchaient pour nous massacrer. Heureusement que nous sommes restés terrés dans un lieu où ils ne pouvaient pas soupçonner notre présence.*
> - *Pensez-vous que le danger est maintenant passée ?*
> - *Non, madame, ils sont repartis furieux. Je les ai vus braquer une arme sur une femme du HCR et je crois qu'ils l'ont abattue avant de quitter l'enceinte. Mais croyez-moi ; ils vont revenir. Que nos gouvernements fassent vite pour nous sauver, pensez aux femmes et enfants qui sont terrorisés.*
> - *Combien êtes-vous en tout ?*
> - *Une cinquantaine, je crois même plus.*
>
> *Merci : voilà, c'était l'un des otages européens que nous venons de joindre par téléphone. Vous êtes à l'écoute de BBC Afrique" .»* ([81])

Le cri lancé à la radio par l'un des otages sera entendu. L'Union Européenne organise une opération de sauvetage. Le lendemain, c'est l'évacuation des expatriés blancs. C'est une habitude pour les puissances d'évacuer leurs citoyens lorsque le pays dans lequel ils se trouvent tombe en guerre.

A part les interviews qui passent à la radio comme celui-ci et celui du colonel chargé de sauver ces expatriés, nous retenons

[81] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 200.

également pour les formes journalistiques, l'annonce du général Giap qui appelle les combattants au pillage général de quarante-huit heures en guise de récompense pour avoir pris la radio et la télévision, et le discours du président qui doit passer plusieurs fois à la radio toutes les dix minutes.

Les différentes étapes de cette guerre qui prévaut dans ce pays, comme l'évolution de tout autre événement qui menace le peuple, sont déclarées à la radio. Ce qui se passe est connu de toute personne suivant les informations.

IV. 4. Les figures d'expression

Deux figures d'expression nous intéressent pour le sujet de notre travail : l'humour qui dissimule sous une impassibilité apparente une raillerie cruelle et la répétition qui marque l'importance des faits.

IV. 4.1. L'humour

Chien Méchant est un milicien indifférent à sa propre férocité. Lorsqu'il nous raconte les bavures qu'il commet avec ses pairs pendant la guerre, aucun sentiment de pitié ni un quelconque remords ne se laissent discerner dans ses paroles. Plutôt, les atrocités qu'ils infligent à la population sont évoquées avec vantardise et fierté.

Ainsi, par exemple, il ne se soucie pas de la vie des victimes innocentes qu'il fait avec ses balles. Ce sont des dommages « collatéraux » et il n'y a aucune guerre sans dommage collatéral pour lui :

> *« Comme en territoire ennemi il ne faut jamais hésiter, j'ai tiré ou plutôt (...) j'ai « rafalé » dans l'auto. Je crois que mes balles ont dû faire des victimes parmi la foule alentour, mais comme je l'ai appris des Européens et des Américains, on appelait cela des dommages collatéraux et il n'y avait pas de guerre sans dommage collatéral. Tout innocent tué, était une bavure ou un dommage collatéral. »*([82])

[82] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 87.

La vie d'une personne n'a plus de valeur devant lui. Que les gens meurent ou pas, cela importe peu.

Quand les miliciens ont attaqué les militaires qui gardaient la radio et la télévision, certains parmi ceux-ci ont fui éperdument alors que les autres y ont perdu la vie. Cette scène est présentée par Chien Méchant sous un angle amusant, qui pousse au rire devant cette mort atroce de ses adversaires :

> *« J'ai lancé la première roquette sur l'un des deux blindés qui gardaient l'entrée. Il a pratiquement explosé et l'autre a pris feu aussi. Les soldats ennemis ont tiré un peu, puis ça a été la débandade parmi eux. Avec son lance-flamme, Caïman a transformé les fuyards en torches humaines, hurlant de douleur en se tortillant par terre. C'était rigolo. On aurait dit des porcs qui couinaient .»* ([83])

On est en face d'une impassibilité parfaite de Chien Méchant. Il tente plutôt de nous faire rire au lieu de nous inspirer l'horreur. Les victimes transformées en torches humaines et qui hurlent sont comparables aux porcs qui couinent !

IV. 4.2. La répétition

Plusieurs phrases entières et beaucoup de passages sont répétés intégralement dans la succession des textes des deux narrateurs. Cette répétition souligne, d'une part, l'importance du fait exprimé et, d'autre part, elle nous prouve que certains faits sont vus ou saisis à la fois et de la même façon par eux.

Ainsi, par exemple, pour insister sur l'importance du bombardement de Kandahar, les deux narrateurs comparent ce dernier à « une pluie d'acier » et le disent dans les mêmes mots :

> *« A l'aube, une pluie d'acier a commencé à tomber sur Kandahar. »* ([84])

---

[83] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 30.
[84] Id. p. 230.

Cette phrase provient d'abord de la bouche de Chien Méchant. Elle sera reprise comme telle par Laokolé quand lui reviendra la parole. Pourtant Chien Méchant est du côté des militaires placés devant les représentations diplomatiques et qui bombardent ledit quartier alors que Laokolé se trouve dans celui-ci et qu'elle est en train d'être bombardée.

De même, Laokolé passe toute une journée en fuyant avec les autres et en transportant sa mère dans une brouette. Le soir elle va dire que la journée a été longue.

« La journée avait été longue en vérité. » ([85])

Chien Méchant va répéter intégralement cette phrase lui aussi, pendant la soirée, après avoir passé toute une journée à pourchasser les réfugiés. Les deux éprouvent la même fatigue et la faim. C'est pourquoi ils s'expriment dans les mêmes phrases en utilisant les mêmes mots.

La répétition se rencontre aussi quand les deux narrateurs nous rapportent ce qui a été dit à la radio. On observe la transposition d'un même passage.

IV. 5. Analyse spatio-temporelle

L'analyse spatiale est d'une importance capitale car elle précise le lieu où se passe l'action. L'espace est à la fois le lieu et le support de celle-ci. Quant à l'analyse temporelle, elle nous intéresse par les événements socio-politiques sur le continent africain.

IV. 5.1. Analyse spatiale

Certains passages du roman nous renseignent sur les rails. Ainsi, nous pouvons aller jusqu'à préciser même le pays dont l'auteur a voulu parler ou qui, tout au moins, lui a servi d'inspiration.

Nous n'avons aucun doute pour affirmer que l'action se passe en Afrique et nous n'avons même pas besoin de le prouver. Mais on peut se poser la question de savoir dans quelle partie de l'Afrique. Nous savons déjà, grâce à Laokolé, que l'on est en Afrique centrale. Elle

[85] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 156.

nous le dit clairement lorsqu'elle est devant les représentations diplomatiques avec les autres réfugiés pour y chercher asile. Ils sont sous la menace de la chaleur :

> *« Ainsi, un camp de réfugiés s'était constitué spontanément devant ces représentations diplomatiques, un camp sous un soleil torride d'Afrique centrale où des femmes et des hommes étaient transformés en réfugiés dans leur propres pays. Il faisait effectivement chaud et aucun arbre ne se dressait pour nous protéger du soleil dans cette ville pourtant réputée pour sa verdure .»*([86])

Beaucoup de pays africains ont connu ou connaissent des guerres civiles. On peut citer ici le Congo Démocratique, le Congo Brazzaville, le Rwanda, le Burundi, la Centrafrique ... Parmi ceux-ci, on peut préciser celui dans lequel se passe l'action si l'on continue l'analyse.

Laokolé, encore une fois, nous aide à bien nous situer. Lorsqu'elle évoque les équipes de football qui existent en Afrique et qu'elle connaît grâce à son petit frère Fofo, elle tend vers une précision :

> *« Fofo venait passer ses week-ends chez Tantine Tamila pour regarder des matchs de foot. Et il revenait tout emballé dans son rêve de devenir le futur Roger Milla. C'est grâce à ces veillées chez notre mère Tamila que je savais qu'en Afrique nous avions trois équipes de Lions au Cameroun, au Sénégal et dans l'Atlas marocain, tandis que les Aigles se trouvaient au Nigeria et au Mali, les Eléphants en Côte d'Ivoire. Mais savez-vous où l'on trouvait des Diables ? Au Congo. Evidemment ! »* ([87])

Les mots « diables » et « évidemment » sont riches de sens si nous considérons l'état dans lequel se trouve Laokolé. Elle est dans un état malheureux suite à la guerre qui prévaut dans son pays. Le diable,

---

[86] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 120.
[87] Id. pp. 216-217.

si nous laissons de côté l'appellation des joueurs, est l'esprit du mal. Elle assimile alors les diables aux gens de son pays qui sont responsables de cette guerre qui l'empêche de vivre en paix. Le mot « évidemment » veut dire « bien sûr », « c'est clair ». C'est donc dire que ce pays où l'on s'entredéchire est habité par des diables. La guerre dont il est question prévaut au Congo.

Et ce n'est pas le Congo Démocratique puisque les élections démocratiques que l'auteur prend comme motif n'ont pas encore eu lieu. C'est donc le Congo-Brazzaville.

IV. 5.2. Analyse temporelle

Ce qui nous intéresse pour notre sujet ce n'est pas le temps de la narration ou du récit, mais plutôt le temps physique, celui marqué par la succession des événements sociaux, comme le définit Luc Rukingama :

> *« Le temps physique est celui marqué dans la société traditionnelle par les phénomènes naturels et les événements sociaux ou celui mesuré par l'horloge dans la société occidentale .»* ([88])

Si nous analysons les événements récents –les guerres civiles- qui viennent de secouer l'Afrique, nous pouvons dire que la guerre qui sert de source d'inspiration à Dongala a eu lieu il n'y a pas longtemps. Elle est postérieure à la crise rwandaise de 1994. En effet, Chien Méchant essaie de terroriser les casques bleus de l'ONU pour qu'ils prennent la fuite comme ils l'ont fait au Rwanda. Or la guerre civile dans ce pays ne date que de 1994.

Un peu plus loin dans le roman, Johnny Chien Méchant encore évoque la guerre qui a eu comme résultat la chute de Mobutu. Cela avance encore la date relative à l'éclatement de cette guerre :

> *« On nous avait dit que les Tchétchènes avaient des mercenaires israéliens, je venais de découvrir qu'en fait c'était des Serbes. Il ne suffisait que d'avoir un peu d'intelligence pour aussitôt déduire cela. Lors de la*

[88] RUKINGAMA , (L.) Etude comparative entre « Gouverneurs de la rosée de Jacques Roumain et Ô pays mon beau peuple d'Ousmane Sembène », Université du Burundi, 1978, p. 104.

Bataille de Kisangani pendant les derniers jours du règne de Mobutu, les avions qui bombardaient la ville étaient pilotés par des aventuriers serbes. On nous les avait même montrés à la télé. » ([89])

La chute de Mobutu date des années 1996-1997. Cela veut dire que cette guerre dont parle Dongala Emmanuel n'avait pas encore éclaté. Mais nous savons qu'en 1997 la guerre civile voit le jour au Congo-Brazzaville. Elle oppose Pascal Lissouba, qui avait gagne les élections, et Denis Sassou Nguesso qui voulait revenir au pouvoir. C'est peut-être cette guerre qui inspire à Emmanuel Dongala ce roman qui nous occupe pour le moment : *Johnny Chien Méchant,* paru aux Editions le Serpent à Plumes, en 2002.

Les procédés utilisés dans la rédaction de ce roman nous révèlent certaines réalités qui entourent la guerre civile. De plus, les sentiments des uns et des autres au sujet de ce désastre se laissent deviner. Dongala choisit de donner plus de précisions sur les déchirements qui s'observent ici et là en Afrique.

[89] DONGALA,(E.),*Johnny Chien Méchant*, p. 202.

CONCLUSION GENERALE

L'Afrique, dans ce courant dit de démocratisation, manque de patriotes. Elle a des hommes assoiffés de pouvoir et de richesse qui se lancent dans la politique sans en avoir les talents. Le premier chapitre de notre travail, centré sur la politique des Africains, montre que ces derniers sont poussés par leurs propres intérêts. Ce sont des « aventuriers » incapables de bien orienter la vie des nations dans la transparence et l'entente. Dans leur propagande, ils mettent en avant le régionalisme, le tribalisme et d'autres facteurs qui sont de nature à diviser le peuple et qui relèvent de la faiblesse dans le domaine politique.

Les préoccupations de ces politiciens se réduisent à la pérennisation du pouvoir, à l'accumulation des richesses individuelles, du moins pour les dirigeants en place, et à saper les institutions pour l'opposition.

Les activités et les comportements aussi ignobles qu'odieux de ces politiciens inspirent au peuple une mauvaise image de ces derniers. Ce sont des personnes dignes de haine et de mépris, pleines de beaucoup de défauts.

Suite à l'action de ces pêcheurs en eau trouble, le continent africain est ravagé par des guerres absurdes et sanglantes.

Le deuxième chapitre centré sur la guerre civile nous montre les auteurs de celle-ci qui ne sont autres que les politiciens eux-mêmes et les puissances étrangères soucieuses de ravitailler en matières premières leurs industries croissantes. Les combattants sont choisis selon les affinités tribales ou régionales et leurs attitudes sur terrain ne sont pas moins dangereuses pour le peuple. Ils le tuent ou le mutilent, le dépouillent et le chassent de ses biens. Ils l'empêchent de travailler et de produire et le poussent dans des camps de regroupés ou de réfugiés où règnent les maladies, la faim et la misère. Ce peuple est laissé à lui-même sans secours ni protection.

Les gouvernements des puissances étrangères ne se soucient que de leurs citoyens et essaient de les tirer de l'embarras dès le début du conflit, sans toutefois jeter un coup d'œil sur les pauvres indigènes. Les travailleurs des Organisations Non Gouvernementales ne tardent pas à plier bagages pour des pays sans guerre quand la situation devient de plus en plus grave.

La guerre civile engendre des conséquences fâcheuses pour le peuple comme le montre le troisième chapitre centré sur les effets de la guerre. La vie misérable vient en premier lieu puisque, dans la plupart des cas, la population est contrainte de quitter ses biens. Pour tenter de s'adapter aux circonstances du moment, certaines personnes recourent à des pratiques aussi honteuses que dangereuses comme la prostitution et la consommation de drogues.

On assiste à la dégradation de la vie familiale suite à la mort et à la disparition. Beaucoup de familles se démantèlent et des enfants contraints à l'auto-éducation ne respectent rien et s'attaquent à n'importe qui dans la société.

Emmanuel Dongala, dans son roman, a choisi de dénoncer ces atrocités qui frappent le peuple africain, avec réalisme et précision comme le prouve le quatrième chapitre centré sur les procédés romanesques. L'auteur du roman matérialise le désastre par la pluralité des voix. Il fait entendre l'une et l'autre successivement et à tour de rôle, car une seule vision d'histoire est insuffisante. Par les deux narrateurs qui parfois se répondent, se complètent et se répètent sans le savoir, l'horreur se dit et se démontre.

Le recours au style réaliste nous présente aussi la situation logique que vit le peuple en guerre. Les figures d'expression, quant à elles, nous montrent à quel degré se trouve la déchéance de l'humanité des combattants qui se lancent dans des conflits sans fondements et combien le peuple en souffre. Par l'analyse spatio-temporelle, nous avons vu que l'Afrique centrale est actuellement comme un champ de bataille surtout à la fin de ce deuxième millénaire.

Avec tout ce parcours, nous avions l'ambition de montrer que le destin du peuple africain dans le processus de démocratisation est déplorable. C'est ce peuple qui paie le tribut des bavures des miliciens et des caprices des politiciens. Dans tous les cas, il est considéré comme un pont sur lequel on passe pour traverser une rivière.

Nous ne prétendons aucunement avoir épuisé ce sujet. Il fait appel du reste à des notions politiques que nous ne maîtrisons pas beaucoup. Nous espérons avoir, toutefois, apporté notre modeste contribution à la connaissance de ce roman et de son auteur qui s'est révélé prolifique et qui vit en exil suite à cette même guerre qui se trouve décrite dans son œuvre.

D'autres chercheurs pourraient continuer sur cette même lancée et approfondir, par exemple, le tout premier chapitre. Celui-ci est trop

long par rapport aux autres dans ce modeste travail, puisqu'il peut, à lui seul, constituer un sujet de recherche. De plus, d'autres sujets comme la déchéance de l'humanité, la violence, la condition féminine pendant la guerre, le thème de la mort et bien d'autres peuvent être exploités à travers *Johnny Chien Méchant* d'Emmanuel Dongala.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrage de base

1. DONGALA, (E.), *Johnny Chien Méchant,* Paris, Le Serpent à Plumes, 2002

Autres ouvrages littéraires

2. DONGALA, (E.), *Un fusil dans la main, un poème dans la poche,* Paris, Albin Michel, 1973.

3. DONGALA, (E.), *Jazz et vin de palme,* Paris, Hatier, 1982

4. DONGALA, (E.), *Les petits garçons naissent aussi des étoiles,* Paris, Le Serpent à Plumes, 2001.

5. DONGALA, (E.), *Le feu des origines*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2002.

6. MABANCKOU, (A.), *Les Petits-fils nègres de Vercingétorix,* Paris, Le Serpent à Plumes, 2002.

III. Ouvrages historiques, politiques et critiques généraux

7. BALANDIER, (G.), *Sociologie actuelle de l'Afrique Noire,* Paris, P.U.F., 1971.

8. BAYART, (J.F.), *La politique par le bas en Afrique Noire,* Paris, Karthala, 1992.

9. BOURMAND, (D.), *La politique en Afrique,* Paris, Mont Chrétien, 1997.

10. DUMONT, (R.), *L'Afrique Noire est mal partie,* Paris, Seuil, 1982.

11. ESCARPIT, (R.), *La sociologie de la littérature*, Paris, P.U.F., 1973.

12. GIRI, (J.), *L'Afrique en panne, Vingt-cinq ans de développement*, Paris, Karthala, 1989.

13. GOURMAZ, (M.L.), *La Démocrature, Dictature camouflée, Démocratie truquée,* Paris, l'Harmattan, 1992.

14. MEDARD, (F.), *Etats d'Afrique Noire, Formation, mécanismes et crise,* Paris, Karthala, 1980.

15. MPUNDU, (J.), *Les partis politiques*, Kinshasa, Edition Epiphanie, 1991.

16. MURAWIEC, (L.), *La guerre au XXIè.S,* Paris, Odile Jacob, 2000.

17. SINDAYIGAYA (J.M.), *Grands Lacs : Démocratie ou Ethnocratie ?* Paris, L'Harmattan, 1998.

18. REYNT JEANS, (F), *La guerre des Grands Lacs, Alliances mouvantes et conflits extraterritoriaux en Afrique Centrale,* Paris, l'Harmattan, 1999.

19. ROUSSET, (J.), *Forme et signification,* Paris, José Corti, 1967.

20. TSHIYEMBE, (M.), *L'Afrique face à ses problèmes de sécurité et de défense*, Paris, P.A., 1989.

21. UMUTESI, (B.), *Fuir ou mourir au Zaïre. Le vécu d'une réfugiée rwandaise,* Paris, L'Harmattan, 2000.

22. VALMASEDA, (M.), *Se libérer des manipulations, Engagement social,* Kinshasa, Limète, 1994.

23. VERSCHAVE, (F.X.), *Complicité de génocide ? Politique de la France au Rwanda,* Paris, la Découverte, 1994.

24. WILLAME, (J.C.), *L'ONU au Rwanda, La « Communauté internationale » à l'épreuve du génocide,*

Bruxelles, Labor, 1996.

25. ZAHIR, (F.), *Afrique et Démocratie, Espoir et illusion,* Paris, L'Harmattan, 2000.

IV. Revues

26. *Quarante ans de littérature du Sud, N° 150,* avril - juin, 2003.
27. *L'Afrique dans la croisée des chemins,* HCR, avril, 2003.

V. Mémoire

28. RUKINGAMA, (L.), *Etude comparative enter « Gouverneurs de la rosée de Jacques Roumain et Ô pays mon beau peuple d'Ousmane Sembène »,* Bujumbura, Université du Burundi, 1978.

TABLE DE MATIERES

Dédicace.....i
Remerciements.....ii

INTRODUCTION GENERALE.....1

CHAPITRE I. LA POLITIQUE DES AFRICAINS.....7

I.1.Le politicien et son idéologie.....7

I.1.1.Les motifs de la vocation politique 8
I.1.1.1.La soif du pouvoir 8
I.1.1.2. L'arrivisme.....9
I.1.2 La formation des partis politiques.....11
I.1.2.1. Ressemblance des partis.....12
I.2.2. Des théories sans fondement.....13
I.1.3.Les piliers de la propagande.....15
I.1.3.1. Le tribalisme 15
I.1.3.2. Le régionalisme.....17
I.1.3.3. Le terrorisme.....18

I.2.Les préoccupations des dirigeants au pouvoir et les activités des politiciens de l'opposition.....20

I.2.1. Les préoccupations des dirigeants au pouvoir.....20
I.2.1.1. La pérennisation du pouvoir.....20
I.2.1.2. L'accumulation des richesses individuelles.....21
I.2.2. Les activités des politiciens de l'opposition.....22
I.2.2.1. L'endoctrinement du peuple.....23
I.2.2.2. La corruption de la jeunesse.....25
I.2.2.3. La diabolisation du pouvoir en place.....27

I.3. L'image du politicien vue par le peuple.....29

CHAPITRE II. LA GUERRE CIVILE 32
II.1. Les auteurs de la guerre.....32
II.1.1. La part des puissances étrangères.....33
II.1.2. La part des politiciens.....34
II.1.2.1. Le rôle du pouvoir en place.....35
II.12.2. Le rôle de l'opposition.....35

II.2. L'organisation des forces 36

II.3. Les missions assignés aux combattants.....38

II.3.1. Opérer le changement.....38
II.3.2. Faire le génocide.....39

II.4. Les caractéristiques des combattants..... .41

II.4.1. La brutalité.....41
II.4.2. L'indiscipline.....43
II.4.2.1. Le viol des femmes et des filles..... 43
II.4.2.2. Le pillage.....46
II.4.3. La méchanceté.....47

II.5. Attitude de l'opinion internationale.....48

II.5.1. Les gouvernements des puissances étrangères.....48
II.5.2. Les Organisations Non Gouvernementales.....51

CHAPITRE III. LES EFFETS DE LA GUERRE SUR LE PEUPLE.....54

III.1. La vie misérable.....54

III.2. La dépravation des mœurs.....56

III.2.1. La prostitution 57
III.2.2. La consommation des drogues.....58
III.2.3. L'humiliation 60

III.3. La dégradation de la vie familiale.....61

III.3.1. La mort.....62
III.3.2. La disparition.....63

CHAPITRE IV. LES PROCEDES ROMANESQUES.....66

IV.1. Le système narratif.....66

IV.1.1. Le narrateur chassé.....67
IV.1.2. Le narrateur chassant.....68

IV.2. L'épargne des narrateurs.....69

IV.3.Le recours au style réaliste.....71

IV.3.1. La description.....72
IV.3.2. Le monologue.....73
IV.3.3. Le dialogue.....75
IV.3.4. Le discours direct.....77
IV.3.5. Les formes journalistiques.....78

IV.4. Les figures d'expression.....80

IV.4.1. L'humour.....80
IV.4.2. La répétition.....81

IV.5. Analyse spatio-temporelle.....82

IV.5.1. Analyse spatiale.....82
IV.5.2. Analyse temporelle.....84

CONCLUSION GENERALE.....86
BIBLIOGRAPHIE.....89
TABLE DES MATIERES.....92